

N° 483 - Jeudi 27 Janvier 1938 - 1 fr. 75

# DETECTIVE

Le docteur  
**MARTIN**

Grand inquisiteur  
des Cagoullards  
a joué par son  
pouvoir occulte un  
rôle de premier  
plan dans l'affaire  
du

# C.S.A.R.



16333

Les événements de cette semaine sont les suivants : 1° Un docteur, Henri Martin, était l'un des chefs occultes du C. S. A. R. ; il dirigeait les expéditions punitives contre les traîtres ; il s'est enfui. 2° Il avait vraisemblablement inspiré une branche moderne d'assassinat : la mort par bacilles, dont s'occupait un chimiste, Roidot et des comparses, boulanger et biscuitier. 3° Une jeune fille, Jacqueline

Blondet, que DETECTIVE a spécialement entendue, a rectifié certains propos de Métenier tendant à amenuiser le rôle néfaste de cet homme. 4° Le C. S. A. R. est directement et formellement responsable des assassinats de Navachine et de Lætitia Toureaux. Bien qu'il ne s'agisse pas, hélas ! d'un roman-feuilleton, nous disons enfin, suivant une longue tradition : la suite au prochain numéro.

### Attentats de l'Étoile

Nous avons relaté, dans notre dernier numéro, les révélations de Locuty, ingénieur des usines Michelin, à Clermont-Ferrand, lequel avait complètement dévoilé le secret des attentats de l'Étoile (explosion des rues Boissière et de Presbourg) en s'accusant d'y avoir participé lui-même et en dénonçant l'industriel Métenier, membre important du C. S. A. R., comme l'instigateur et l'organisateur du forfait.

Aux accusations de son complice, Métenier opposait d'opiniâtres démentis. Il affirmait n'avoir pas reçu Locuty

**L'**AFFAIRE des terroristes du C. S. A. R. se développe comme un scénario bien ordonné. Trop bien, même. Il apparaît de plus en plus certain que la police, lorsqu'elle a déclenché le scandale et son attaque, possédait un dossier à peu près complet. Nous l'avons dit, les premiers de toute la presse, la semaine dernière. Les chefs de service de la Sûreté n'avaient eu qu'à recouper les renseignements apportés par trois « donneurs » : Filhol, Bourlier et un troisième pour reconstituer l'activité effarante du C. S. A. R. D'ailleurs, on peut bien imaginer que, dans une affaire aussi délicate, aussi grosse de conséquences politiques, le ministre de l'Intérieur n'a permis à la police de tout révéler que lorsque des preuves irréfutables ont été amassées.

Depuis le premier jour, c'est-à-dire l'arrestation de Locuty, la Sûreté distille l'intérêt au public si l'on peut s'exprimer ainsi et dose savamment les révélations. Le contrôleur général Mondanel, metteur en scène magistral, possède, nous croyons le savoir, tous les détails et les preuves formelles au sujet des bombes de l'Étoile, du meurtre des Rosselli, de l'assassinat de Navachine et même du meurtre de Lætitia Toureaux. S'il laisse l'instruction aller lentement, c'est par prudence et aussi pour fatiguer les accusés, les obliger à se couper, à se trahir et obtenir ainsi d'autres aveux, d'autres indications.

Mais, avouons-le, le drame est parfait, les actes sont admirablement construits. La semaine dernière, nous avons vu apparaître deux personnages importants, nouveaux, au milieu d'un menu fretin sans intérêt. Le chef de l'espionnage du C. S. A. R., le mystérieux D' Martin et la blonde dactylo Jacqueline Blondet. Il manquait de sex-appeal à la pièce, une femme à la galerie des terroristes. Voilà qui est fait.

Fidèles à notre ligne de conduite dans cette affaire compliquée, nous allons essayer de vous expliquer clairement comme la semaine dernière, ce qui s'est passé, affaire par affaire, dossier par dossier. Et, en même temps, nous vous tracerons un portrait détaillé des deux nouvelles stars, Martin et la jolie Jacqueline.

Le C.S.A.R., comme une pieuvre géante, étendait ses tentacules sur toute la France. Il apparaît que le centre nerveux et agissant prit naissance à Clermont-Ferrand, ci-dessus. — On entraînait les hommes au tir sur cibles mobiles et stables, dans une clairière des environs de Paris.

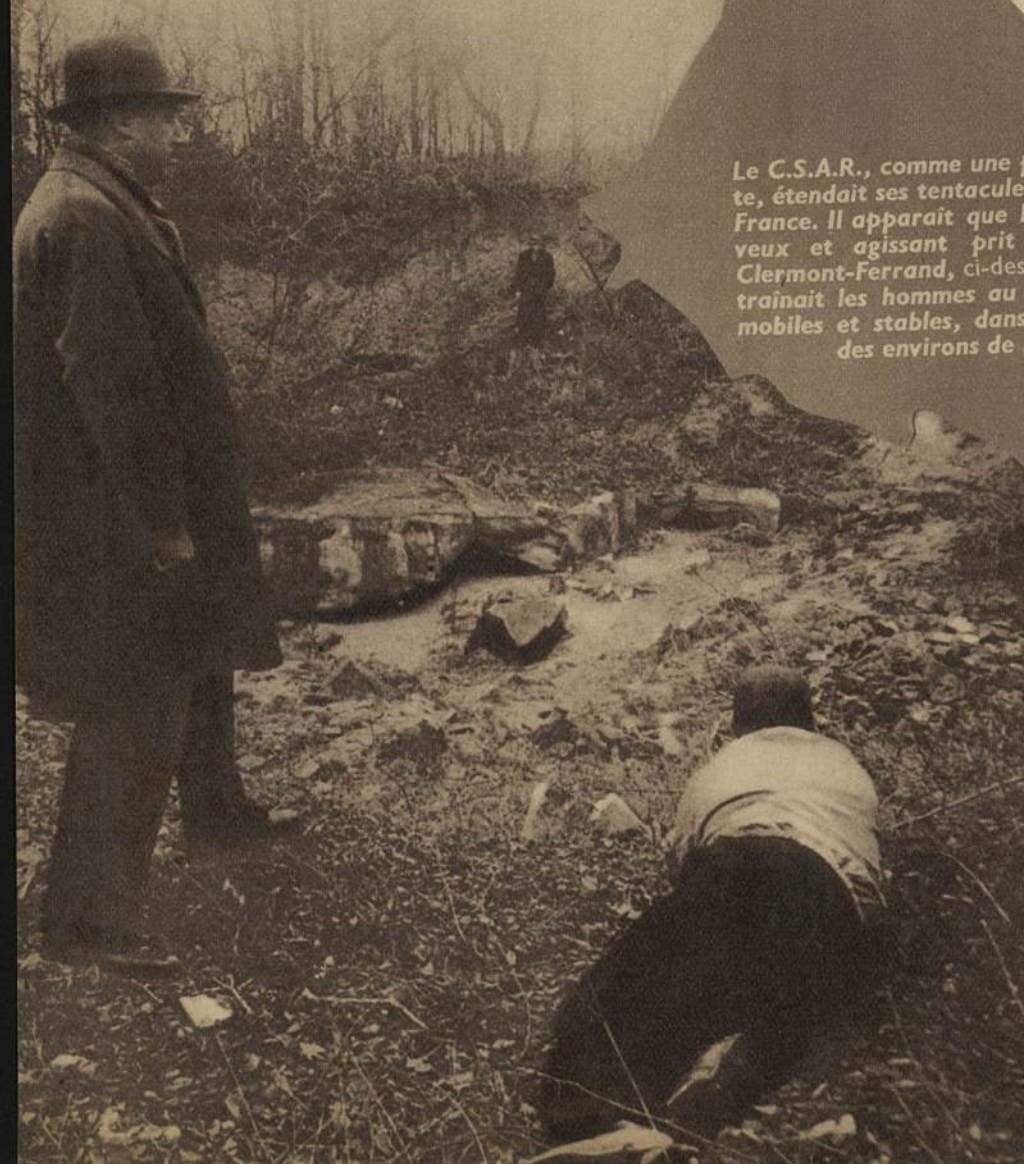


dans son propre appartement, n'avoir pas déjeuné avec lui au restaurant de la place Gaillon, ne l'avoir pas transporté en voiture pour aller déposer les bombes rue Boissière, puis rue de Presbourg. Le contradicteur soulignait notamment cette dernière déclaration en arguant qu'il avait vendu son auto avant la date du double attentat et que, d'autre part, il se trouvait chez son dentiste à l'heure du transport des bombes.

Ces jours-ci, le dentiste dont Métenier invoquait le témoignage a été entendu par le juge Barrué ; mais le praticien n'a pu se souvenir de l'heure à laquelle son client était venu le voir, le 11 septembre. Par ailleurs, on a effectué une nouvelle perquisition au domicile de Métenier, 8, rue Georges-Ville, où Locuty disait avoir laissé son pyjama bleu rayé de jaune. Et l'on n'a pas retrouvé ce vêtement.

Par contre, grâce à l'intermédiaire d'un garagiste, le commissaire Chauvin, de la Sûreté nationale, est parvenu à établir irréfutablement, contrairement à l'alibi fourni par Métenier, que celui-ci possédait encore sa Talbot à la date du transport des bombes. Il ne la vendit, en effet, que le 4 octobre, au garage « Paris-Étoile », 22, rue de Villejust.

En outre, on recherchait une jeune femme blonde, dont Locuty avait déclaré qu'elle était une amie intime de





Méténier et qu'elle avait assisté au déjeuner du restaurant de la place Gaillon, quelques heures avant le placement des machines infernales. L'inspecteur Hamon, de la police judiciaire, enquêta, pendant quelques jours, dans le quartier fréquenté par l'amie du conjuré, et il finit par l'identifier, puis par la joindre. Cette jeune personne était Mlle Jacqueline Blondet, sténo-dactylo de 18 ans, travaillant dans une société hôtelière de la rue de l'Université, mais habitant Saint-Leu-la-Forêt.

### Affaire Rosselli

C'est cette semaine que les inculpés de l'affaire Rosselli sont placés sur la sellette, car leur principal accusateur, le tirailleur Bouvier, n'est arrivé que vendredi dernier de Constantine.

Puireux a déjà été mis en présence du juge d'instruction de Domfront. On sait qu'il est accusé d'avoir conduit l'auto des « tueurs », mais il s'est élevé avec une opiniâtreté énergique contre cette incrimination, soutenant qu'il ne connaissait aucun des individus mêlés « de près ou de loin » à l'affaire Rosselli.

D'autre part, avec la confirmation que le principal auteur du double meurtre était le fugitif Filhol, l'élément le plus notoire qui ait été apporté ces jours-ci à l'instruction est le témoignage d'un jeune mécanicien de la Chapelle-Moche, M. Gautier.

— Le « guetteur » Fauran, compagnon de Bouvier, a prétendu, rappela le témoin, qu'au moment où les frères Rosselli furent assassinés, l'effroi lui inspira immédiatement la résolution de rebrousser chemin vers Paris, pour ne pas être mêlé au drame. Or, je me souviens fort bien que le 9 juin je me rendais en auto, à la tombée du soir, de la Chapelle-Moche à Tessé-la-Madeleine. Près du château de Couterné, je croisai Hélène Besneux, l'amie de ma sœur ; et je remarquai qu'elle était toute pâle. Elle venait, l'instant d'avant, d'apercevoir les deux voitures transportant les meurtriers. Donc, si l'une de ces autos avait rebroussé chemin au même moment, je l'eusse inévitablement rencontrée. Mais point. Aucun véhicule ne me croisa.

Il apparaît donc que Fauran ment lorsqu'il prétend s'être séparé des tueurs pendant qu'ils accomplissaient leur forfait.

### Dépôts d'armes

Nous en étions restés, la semaine dernière, à la découverte de l'important dépôt d'armes de la rue Saint-Lazare. Le lendemain de cette trouvaille, la gendarmerie en effectuait une autre à Véry-sur-Selle, près de Boves (Somme). Sur indication d'un habitant de la région, on explora une excavation de falaise, au bord de la route d'Amiens à Beauvais ; et l'on y découvrit 2 mitrailleuses, 12 fusils, une baïonnette, ainsi qu'un tromblon rouillé et un vieux képi...

Cependant, l'enquête relative à l'affaire de la rue Saint-Lazare se poursuivait à la Police judiciaire.

Soumis à un interrogatoire serré, le concierge Hasenfuss (nom allemand qui se traduit par Pied-de-Lièvre) s'obstinait à soutenir que le logement servant d'entrepôt avait été loué par un intermédiaire anonyme, pour le compte d'un colonial nommé Paoli, qui n'avait pas encore réintégré Paris. Il prétendait également, ce concierge, ne connaître que la physionomie mais non l'identité des gens qui avaient effectué le transport des caisses clandestines.

Alors, on présenta à Hasenfuss le lot de photos des divers inculpés du C. S. A. R. Il hésita tout d'abord à se prononcer, puis plaça le doigt sur la photo de Jacques Corréze (secrétaire d'Eugène Deloncle), lequel était particulièrement chargé de la constitution des dépôts d'armes, ainsi qu'on le savait déjà depuis les trouvailles effectuées rue Ribéra et boulevard de Picpus.

— Cet homme, déclara le concierge, est un de ceux qui transportaient les caisses rue Saint-Lazare...

Pendant que se poursuivait, très difficilement, l'interrogatoire d'Hasenfuss, des inspecteurs questionnaient chez lui (rue Rembrandt) le gérant de l'immeuble de la rue Saint-Lazare. Celui-ci ne put fournir que d'assez vagues renseignements sur l'intermédiaire qui lui avait loué l'appartement ; mais ces déclarations mirent néanmoins les enquêteurs sur la piste d'un marchand de parapluies du passage Brady, le chef de bataillon de réserve Raymond Gaudin.

A son tour interrogé, Gaudin reconnut qu'il était depuis

quelques années en relations avec le concierge Hasenfuss. Ils s'étaient connus dans les réunions de Croix-de-feu et avaient continué de se fréquenter après la dissolution de cette ligue. Par ailleurs, le marchand de parapluies narra qu'il avait noué connaissance avec Corréze au cours d'une séance du club du Faubourg. Corréze s'était donné à Gaudin sous le pseudonyme de « La Bûche », et lui avait dit qu'il cherchait un appartement pour un prétendu Paoli qui, encore au Soudan, devait prochainement regagner la France. Grâce à Hasenfuss, Gaudin trouva aisément l'appartement cherché par Corréze. Mais le commerçant du passage Brady soutenait, en relatant cette histoire, qu'il n'avait pourtant jamais été affilié à la secte du C. S. A. R.

Après vingt heures d'interrogatoire, Gaudin revint sur cette dernière déclaration, avouant qu'il était réellement membre de la société secrète et qu'il était même le chef d'un « régiment » constitué pour combattre le communisme. Il révéla également qu'il ne s'était servi du nom de l'imaginaire Paoli que pour détourner les recherches prévues. Puis il termina ses déclarations en s'élevant énergiquement contre les attentats commis par le C. S. A. R., affirmant qu'en donnant son adhésion à ce clan, il était bien loin de s'attendre aux criminels exploits des conjurés.

Là-dessus, Gaudin refusa toutes indications complémentaires pouvant perdre les complices qui l'avaient aidé à entreposer les armes. Mais l'enquête effectuée dans l'entourage du nouvel inculpé permit d'identifier deux autres membres du C. S. A. R., l'entrepreneur de plomberie René Cretet et Marcel-Benoît Sapin. Tous deux nièrent qu'ils appartenaient à la conjuration parmillitaire ; mais ils avouèrent cependant qu'étant des amis de Corréze, ils lui avaient, effectivement, rendus le service de transporter rue Saint-Lazare des caisses dont ils n'avaient « même pas eu la curiosité » d'examiner le contenu. Il va sans dire que, malgré leur « innocence », les manutentionnaires bénévoles n'en ont pas moins rejoints les 31 affiliés du C. S. A. R. incarcérés à Paris.

A Clermont-Ferrand, ce jour-là, on écrouait également un ingénieur des usines Michelin, Victor Chausse, qui avait accepté un dépôt d'armes confié par Vogel. C'était la dix-neuvième arrestation effectuée dans la capitale de l'Auvergne, depuis le début de l'enquête concernant le C. S. A. R. D'ailleurs, le nombre des incarcérés clermontois allait s'augmenter dès le lendemain de deux autres unités, par suite des arrestations du confiseur Valéry et du cartonier Mathieu, tous deux recéleurs d'armes.

### Exercices de tir

« Calqué sur l'armée », avons-nous dit. Escouades, sections, compagnies, régiments, brigades, le C. S. A. R. se comportait absolument comme un Etat dans l'Etat. Son armée était entraînée de même manière que la grande, celle de notre République.

Théories, exercices sur le terrain, gardes, surveillance, rien n'y manquait. On y pratiquait même l'élevage intensif des microbes. Les bouillons de culture s'y développaient à l'envi... A l'Institut Pasteur aussi, mais dans un autre but. C'est pour guérir, là, c'était pour tuer.

Henri Roidot, l'organisateur et le chef de ce laboratoire microbien, cumulait avec ce titre celui d'instructeur du fusil-mitrailleur à refroidisseur. Il y avait aussi une belle petite arme, canaille en diable, parce que silencieuse, un revolver de 5 mm., qui servait à occire les curieux, les récalcitrants, les timides, les dissidents...

On en trouva dans leur forteresse de Rueil et chez plusieurs membres. Beau joujou assurant l'impunité à celui qui s'en servait : ni vu, ni connu, ni entendu...

### Dans la prison

Léopold Sauvage, ancien membre du C. S. A. R., actuellement incarcéré à la prison de Poissy, est content de son sort. Des murs épais le protègent, il n'a rien à craindre d'une intrusion brutale dans son domicile et la venue paternelle du gardien apportant la soupe chaude, sinon bonne, ne le fait pas tressaillir. Les verrous sont solides et « l'hôtel » bien gardé. Quelque cagouillard vengeur n'a aucune chance de le joindre et de l'abattre d'une balle dans le cou, comme Weidmann, ou d'un coup de stylet, arme chère à Filhol, semble-t-il.

Il explique l'entraînement au fusil-mitrailleur, l'arrivée au champ de tir, les vedettes entourant le terrain, les drapeaux annonciateurs des points établis sur silhouettes mobiles ou stables... le régiment, quoi, les vieux souvenirs qui nous remontent en foule, la caserne ou le quartier seulement : eux se rendaient au champ de tir en camionnettes. Supériorité sur le brave trouffon qui s'y rend à pied.

### L'école du soldat

Donc, dans deux confortables camionnettes, hommes et cibles furent chargés. Le secteur de tir était situé dans la carrière de Gardeneige, près d'Auvers-Saint-Georges (Seine-et-Oise). Le fusil-mitrailleur, apporté par un certain René Proust, arrêté depuis, était venu dans la voiture d'un nommé Moreau (on sut, ensuite, que c'était celle de Moreau de la Meuse).

L'arme fut posée sur son trépied et chaque homme tira plusieurs salves sur la cible blanche qui se détachait sur l'ocre du terrain argileux. Roidot, chef du tir, marquait, sur son carnet, les points obtenus pour chacun des futurs chasseurs d'hommes. Il affectait les mauvais tireurs (ils étaient en majorité), comme flanqueurs ou approvisionneurs. Les autres, les bons, le jour venu, auraient l'honneur d'ajuster l'arme et de tuer. Durant trois heures, la séance se prolongea. Les sentinelles ceinturant le terrain avertissaient, d'un coup de sifflet, lorsque quelque intrus ou quidam passait à proximité et risquait de voir ce curieux spectacle, fait à peu de distance d'un village, de jeunes gens s'exerçant au métier de la guerre, en marge des lois et des règlements.

### Le prisonnier a dit vrai

Comme bien on pense, les déclarations de Sauvage avaient quelque peu estomaqué les enquêteurs. Il nous souvient, au cours d'un reportage en Allemagne, d'avoir assisté à des exercices semblables par « ceux d'Hitler ». Le III<sup>e</sup> Reich commença ainsi. Quoi qu'il en soit, on voulut vérifier les assertions du prisonnier.

On libéra celui-ci de sa cellule. Il fallait ce guide pour repérer exactement l'emplacement de ce champ de tir clandestin. Le commissaire Pourcher, de la Sûreté nationale, et deux inspecteurs encadraient l'homme. Celui-ci,



A la suite de la découverte du dépôt d'armes de la rue St-Lazare, on arrête trois importants complices du C.S.A.R. Les photos ci-dessus les représentent : Créte, en h., Gaudin, alias Paoli, Marcel Benoit-Sapin.

sûr de lui et aspirant à plein poumon l'air pur de la liberté toute provisoire, conduisit, sans se tromper d'un pouce, les policiers à l'endroit exact où s'était déroulée la séance de tir.

— C'est-là, dit-il. Je reconnais la petite futaie sur la droite et le roc blanc qui se détache sur la butte de tir. N'en voulant croire leurs yeux ni leurs oreilles, les enquêteurs s'approchèrent. Ils trouvèrent des balles aplaties : une centaine.

— A quelle distance avez-vous tiré ?  
— A 35 ou 40 mètres environ.

En effet, un inspecteur trouva plusieurs dizaines de douilles de cuivre que les conjurés, ne pensant pas à tout, avaient oublié d'emporter.

— Tir à volonté sur silhouettes mobiles : feu !... L'entraînement au tir réel devait suivre... Mais, voilà... Les terroristes avaient compté sans la police. Défaits, traqués, en fuite ou emprisonnés, ils méditent maintenant sur les conséquences futures de leur sanginaire démesure.

### LE DOCTEUR HENRI MARTIN

Deuxième bureau !... Eh oui ! le C. S. A. R. s'était offert ce luxe. Tout comme les S. R. (service de renseignements) des armées régulières, cette organisation occulte avait son grand chef, ses adjoints, ses hommes de choc, ses provocateurs, ses indicateurs, ses limiers, ses espionnes aussi. Chose curieuse, ce deuxième bureau avait à sa tête un docteur : Henri Martin, médecin consultant aux Hôpitaux de la Salpêtrière et des Enfants-Assistés. Grand chef de l'organisme clandestin, Martin occupait dans la hiérarchie du C. S. A. R., un poste de premier plan et de confiance.

### La bonne piste

Dès le début de l'enquête, au siège de la Caisse hypothécaire fluviale et maritime, rue de Provence, un grand nombre de documents furent saisis. Listes de noms et d'adresses, plans du sous-sol parisien et textes révélant l'organisation des compagnies, des brigades et des bataillons, tout laissait soupçonner que le centre secret d'Action révolutionnaire comprenait un service spécial calqué sur notre deuxième bureau.

## Voulez-vous jouer au Détective ?

Voudriez-vous être détective ? Voulez-vous, en tout cas, exercer votre sens de l'observation et de la déduction, mesurer votre clairvoyance et votre logique ? Voulez-vous, en un mot, jouer au détective ?

Nous allons vous donner votre chance. Il ne s'agit pas d'un concours. Il ne faut rien compliquer, ni rien prendre au sérieux sur ces sujets. Il s'agit seulement d'un jeu.

A partir de la semaine prochaine, nous allons publier une histoire, faite de photographies et de texte : l'histoire d'un mystère policier. Il manquera à cette histoire la dernière image, le dernier texte qui révèle le secret, le nom de l'assassin ou le mobile du crime. Ce sera à vous, en détaillant chaque détail de chaque photographie, en pesant chaque mot de chaque légende, en cherchant les contradictions et les invraisemblances, en recoupant les indications sûres, en confrontant les dépositions, de percer le mystère.

Encore une fois, ce n'est pas un concours. Nous voulons seulement vous distraire. Dans le numéro suivant de « Détective », vous trouverez la dernière photo, le résultat, la solution.

Que les apprentis policiers affûtent leurs armes ! Il y a de belles discussions en perspective, autour de la table familiale.

La semaine prochaine : « L'assassinat de Carter. »



Avec acharnement, les policiers, les limiers, les as cherchent le fil d'Ariane. Il aboutit rue du Vieux-Colombier, 6, chez M. de Matharel. Mais la bonne foi de ce dernier a été surprise, dit-il. Il possède, certes, des documents précieux, intéressants et compromettants au possible, mais ils ne lui appartiennent pas. Ils lui ont été confiés par un ami de toujours, le docteur Henri Martin, demeurant 12, rue de Bucarest...

Naturellement, par profession et par méthode, les enquêteurs sont gens méfiants. Ils veulent bien croire à la sincérité de M. de Matharel, mais il faut vérifier ses dires. Un examen approfondi des pièces saisies prouve qu'il a dit vrai en ce qui concerne le dépôt, dans son appartement, de dossiers. Il est laissé en liberté, mais, 12, rue de Bucarest, les policiers sont déjà aux écoutes.

### Cabinet achalandé...

Ici, les langues se délient. Concierges, locataires, voisins, se « mettent à table ». Certes, le docteur Henri Martin, « grand patron » dans les hôpitaux, a une réputation bien établie de praticien éminent. Ses confrères le tiennent en haute estime et sont stupéfaits du rôle qu'il a pu jouer dans cette affaire de terroristes. Mais cette renommée ne saurait justifier le nombre de visites journalières que recevait le docteur.

Il habitait là avec sa femme, ses deux enfants et deux jeunes Luxembourgeoises de Differtange, Mlles Georgette et Cécile Richartz, amies de la famille, secrétaire et infirmière.

Sa clientèle « diurne » était composée de vrais malades, certes, mais il en était trois, toujours les mêmes, qui, quotidiennement, franchissaient sa porte. Quelle maladie cruelle et tenace tennaillait cet homme aux cheveux roux, cet autre à l'immuable veste de cuir et enfin cet obèse qui semblait souffrir le martyr ?...

Les visiteurs nocturnes étaient plus nombreux, à croire que le docteur Henri Martin, bourreau de travail ou atteint de l'exécrable faim de l'or, ne prenait aucun repos. Jusqu'à deux heures du matin, parfois plus tard, les allées et venues incessantes se multipliaient — 40, 50 personnes diront les concierges.

On en vit même deux, le soir de l'émeute de Clichy, qui, la tête bandée et traînant les jambes, vinrent demander au docteur, non des ordres, mais des soins...

### Conseil de guerre

Les films policiers ont familiarisé le public avec les deuxième bureau, service secret, service de renseignements, espionnage, etc., etc. Il faut, naturellement, faire la part du romancier et de son imagination dans ces mirages parfois rocambolesques, mais souvent près de la vérité. Il est probable que chez le docteur Henri Martin se tenaient de véritables conseils de guerre, des cours de justice où les traîtres étaient désignés, où les expéditions étaient préparées, où des exécutions étaient exigées.

Comme dans toutes les organisations en marge de l'Etat et du code, comme dans toutes les associations de malfaiteurs, il y a eu au C. S. A. R. des défections, des lâchages, des dénonciations, des trahisons. La branche du C. S. A. R. chargée de surveiller, de condamner, de punir, dirigée par Henri Martin, dont il était le seul maître, avait donc son siège 12, rue Bucarest. De ce confortable immeuble, indéniablement, émanaient des ordres punitifs.

### 16 Novembre 1937

— Ça sent le roussi...

Le docteur, homme du monde, n'a pas, certes, prononcé ces paroles, mais il les a pensées. Déjà, les journaux, ces alerteurs de l'opinion publique, ont déchiré un coin du voile.

Alerte aux hommes de bonne volonté !... Henri Martin prend peur. Il part durant 4 ou 5 jours de son domicile, en compagnie de sa secrétaire, Mlle Georgette Richartz. Où va-t-il ? Nul ne le sait encore. Sa femme et ses enfants sont restés au domicile. Il reste, par courrier spécial et secret, en contact avec eux. Il ne paraît pas encore que la police ait découvert son rôle dans le C. S. A. R. Le 22 novembre, rasséréiné, il revient. La réunion familiale donne probablement lieu à discussion sur les mesures à prendre. Le chef de famille prend une décision : on va abandonner le confortable appartement. Les enfants seront confiés à la belle-mère, Mme de Brière, qui habite le Raincy. Mme Martin et Mlle Georgette Richartz suivront l'exilé volontaire et sa femme.

**L'enlèvement du dépôt d'armes découvert rue St-Lazare attira de nombreux curieux, unanimes à s'élever sévèrement contre la conjuration du C.S.A.R.**



**Mlle Jacqueline Blondet, habitant St-Leu-la-Forêt, reconnu en Locuty (Ci-dessus) le personnage qui déjeuna avec Méténier le jour des attentats de l'Étoile.**



Et dans la nuit sans lune, maussade et pluvieuse du 22 novembre, le professeur des hôpitaux, Henri Martin, « grand patron » pour ses internes, partit sans laisser d'adresse.

Le docteur recevait une nombreuse correspondance de l'étranger. De là à dire qu'il avait dû s'y réfugier fut le raisonnement de beaucoup. Et, pourtant, où est-on mieux pour se cacher qu'à Paris ? Des faits semblent accréditer cette hypothèse.

L'auto du chef du S. R. était garée dans l'immeuble où il avait son appartement. Or, jeudi dernier, un garagiste parisien venait la prendre. Le concierge le laissa partir sans faire la moindre objection. On peut s'étonner qu'il n'ait pas alerté la police en la circonstance. Cela eût aidé, peut-être, à la découverte du fugitif. Le garagiste



**Bovier, qui dénonça ses complices dans l'affaire Rosselli, fut transféré de Constantine à Domfront, où il arriva escorté par les enquêteurs de la Sûreté.**

conduisit la voiture dans ses ateliers. Il avait reçu une lettre du docteur Martin, lui enjoignant de la prendre au box, rue de Bucarest, et d'effectuer de menues réparations. L'homme suivit les instructions données, et puis, il garda la voiture, pensez-vous. — Que non ! Un service de contre-espionnage a des séides, des agents de liaison à sa disposition. Un de ceux-là, toujours porteur d'une lettre signée du docteur Martin, se présentait au garage, vendredi, prenait possession de la voiture, comme lui en donnait le droit la missive, se faisait remettre la lettre précédente, donnant les instructions au garagiste, embrayait, démarrait, partait pour une destination qui resta plusieurs jours inconnue. Mais tout finit par se savoir...

### Navachine

La police n'est pas pressée, semble-t-il, de dévoiler tout ce qu'elle sait sur l'affaire Navachine. Elle a bien, depuis le début, laissé entendre qu'elle connaissait le nom de l'assassin, Filhol, et l'autre jour, elle a déclaré avoir retrouvé les armes du crime, un revolver de petit calibre, muni d'un silencieux et un poignard.

Filhol est bien l'assassin de Navachine. Mais c'est aussi l'un de ceux qui renseigna la police, sur l'organisation du C. S. A. R.

Ceci méritait bien l'impunité, tout au moins provisoire, car dans les rangs de l'armée Franco, où il se trouve à présent, il n'est tout de même pas sûr, qu'il sauve sa peau. Ce sera justice immanente s'il tombe sous les coups d'un soldat espagnol...

Ce Filhol n'était d'ailleurs pas un inconnu : il se trouvait à la tête de ceux qui assommèrent Léon Blum, boulevard Saint-Germain et sur le film, pris par un amateur, de cet attentat, on le reconnaît fort bien.

### Lætitia Toureaux

On va crier au roman, mais n'en a-t-on pas vu d'autres au cours de cette enquête ? Au début, on riait ; on disait : « Ah ! oui, les Cagoullards, quelle farce ; c'est un dérivatif gouvernemental. » Puis il fallut se rendre à l'évidence ; le danger du C. S. A. R. existait et même il y avait parmi eux de vulgaires assassins ; le C. S. A. R. n'était plus une organisation politique — d'ailleurs illégale — mais une organisation de malfaiteurs où le crime de droit commun succédait au crime de droit commun ; où se préparaient les exécutions d'hommes politiques et la prise du pouvoir à la manière du putsch hitlérien...

Lætitia Toureaux a été, elle aussi, une victime du C. S. A. R. Nous ne savons pas ce que la police a dans son sac, à ce sujet. Mais nous savons, nous, que Lætitia Toureaux a été exécutée. Nos preuves ? Nous ne pouvons pas encore les administrer ; nous n'en avons pas le droit. Mais nous avons reçu des confidences qui ne laissent aucun doute là-dessus.

Disons de cette affaire ce que nous en pouvons dire : Lætitia Toureaux, indicatrice d'un inspecteur de police, a payé de sa vie son entrée dans le milieu du C. S. A. R. et son intention d'en révéler les secrets.

### BILAN

Au total, après quinze jours d'enquête, il y a pour l'ensemble des affaires du C. S. A. R., soixante-trois inculpés, dont quarante-huit sont en prison ; deux membres influents du C. S. A. R., Martin et Filhol sont encore en liberté (le premier, pas pour longtemps), et l'enquête n'est pas finie. D'autres inculpations, d'autres arrestations sont imminentes.

### JACQUELINE NOUS PARLE

Fort jolie, cheveux blé mûr, très élégante, très star de cinéma, Mlle Jacqueline Blondet, l'énigmatique femme blonde, s'est présentée spontanément aux enquêteurs.

Avec la meilleure grâce du monde, elle nous a conté son aventure :

— François (c'est Méténier), venait me chercher tous les jours à mon bureau, au volant d'une de ses voitures — il en avait trois. Homme du monde, très épris, il me gâtait beaucoup. J'ai de nombreux amis au Quartier Latin, jeunes étudiants. Nous y allâmes souvent. Plusieurs fois, nous dînâmes avec eux, François et moi. Mais c'est lui qui a inventé cette histoire de Pierrot et de Jacky, qui sont des « bons copains » et n'ont certainement jamais trempé dans cette vilaine histoire. La police, qui les interroge, le reconnaîtra rapidement.

« Un soir, dans une boîte de nuit de Montmartre, François se fit plus pressant. Je le remis à sa place. Il s'en froissa. Ce fut la dernière fois que je le vis en liberté.

J'appris, par les journaux, son incarcération. Puis, la femme blonde, mystérieuse, apparut dans leurs colonnes. Serait-ce moi, pensai-je. J'allais trouver l'inspecteur Hamon, du commissariat de Saint-Philippe-du-Roule, et lui confiai mes doutes. C'est ainsi que je fus appelée à comparaître devant le juge. Où Méténier ne fut pas chic, ce fut dans deux circonstances : lorsqu'il dit que, grâce à moi, il avait pu pénétrer, au Dupont latin, les mystères de cette fameuse association nord-africaine communiste où je doute fort, que mon intermédiaire lui ait servi à quelque chose ; ensuite, lorsqu'il affirme que, jamais, il ne me promit une situation fort rémunératrice, sa mémoire est bien courte. Ce n'est pourtant que l'exacte vérité.

« C'était un compagnon charmant : l'impression que j'avais de lui, c'est qu'il savait se faire obéir. Il m'en veut parce que ses avocats ont dû lui apprendre ma visite spontanée aux policiers. N'ayant rien à me reprocher, je ne voulais pas que mon silence fût mal interprété.

— Comment connaissiez-vous l'inspecteur Hamon ?

— En 1936, à mes débuts, j'étais secrétaire d'un marchand de masques à gaz. Il avait sous-loué un bureau à des marchands de tapis. Ceux-ci, malhonnêtes gens, étaient poursuivis par la police. On m'interrogea à ce sujet... Ensuite, mon patron lui-même, fut inquiété et condamné pour escroquerie. Re-interrogatoire au commissariat de Saint-Philippe-du-Roule, par le même inspecteur. Une autre fois, un monsieur fort bien m'invita, à différentes reprises, à déjeuner près de la gare du Nord. Un matin, deux messieurs l'attendaient. Encore un qui avait quelque chose sur la conscience et qui me valut de témoigner à nouveau devant les enquêteurs...

« Je n'ai vraiment pas eu de chance. Est-ce ma jeunesse qui en fut cause, mon peu de discernement à choisir des amis... Et voilà encore François Méténier, qui me compromet, ou du moins, veut le faire. La police a gardé mon vade mécum où sont consignées, en sténo, mes impressions journalières. Elle y trouvera, après la traduction, la preuve évidente, sans contestation possible, de mon absolue bonne foi.

Les Enquêteurs de DETECTIVE.

### LA SEMAINE PROCHAINE

De notre envoyé spécial

### LA CONSPIRATION DES INGÉNIEURS

Détails inédits, sur l'organisation du C.S.A.R. à Clermont-Ferrand.





# WEIDMANN LE TUEUR



Il nous sera facile, dans ce numéro, de résumer la chronique hebdomadaire de l'affaire Weidmann. En effet, l'instruction, si patiemment menée par M. Berry, s'est avérée quasiment stérile dans le courant des huit derniers jours.

Colette Tricot, plusieurs fois confrontée avec son amant, s'est acharnée, comme depuis un mois, à l'accuser de complicité avec l'Allemand, dans les meurtres de Janine Keller et de Roger Le Blond. De son côté, Million ne s'est pas moins obstiné à démentir sa maîtresse, soulignant ses protestations d'innocence par un *J'en mettrais ma tête à couper !* d'un à-propos irréflectif. Weidmann, interrompant à regret la lecture de *Télémaque*, fut également soumis à de nombreux interrogatoires ; il a fourni à M. Berry diverses précisions concernant les notes de son aide-mémoire (dates de son arrivée et de ses crimes), mais le juge était déjà renseigné sur l'essentiel de ces notes, grâce aux aveux et témoignages recueillis au début de l'enquête.

En bref, on verserait dans de fastidieuses répétitions en transcrivant, par le menu, les derniers interrogatoires et confrontations de la bande du tueur.

Mais, parallèlement aux formalités de l'instruction, l'enquête policière a cependant permis d'ajouter de nouveaux éléments à l'énorme dossier de l'affaire Weidmann. C'est ainsi que M. Delgay, sous-chef de la première brigade mobile, a pu établir que si le monstre de *La Voulzie* n'avait point, ainsi qu'on le présumait la semaine passée, participé à l'assassinat des frères Rosselli, il s'était néanmoins promis d'assassiner l'Américain Michel Stein, séjournant en juillet dernier à Bagnoles-de-l'Orne.

M. Stein, directeur d'un magasin de nouveautés de Baltimore, était arrivé à Paris le 19 juin. Weidmann le rencontra dans un restaurant proche de l'Opéra. Ils bavardèrent en bons voisins de table, s'avouèrent au dessert qu'ils se trouvaient réciproquement fort sympathiques ; et, à l'issue du déjeuner, l'Américain accepta volontiers la promenade en auto que lui proposait son compagnon.

Cette promenade en banlieue devait être effectuée dans une voiture qui stationnait à la porte du restaurant et au volant de laquelle se trouvait un jeune homme que M. Stein prit tout d'abord pour le domestique de l'Allemand. Il est vraisemblable que ce domestique n'était autre que Roger Million, qui avait probablement emprunté l'auto de Jean Blanc.

Dès le départ, l'Américain s'étonna de se voir assigner la banquette arrière, alors que les pseudo patron et domestique s'installaient devant côté-à-côté. Puis, le trouble du voyageur s'accrut à constater que les deux inconnus ne lui adressaient guère la parole, tandis qu'ils échangeaient entre eux de mystérieux chuchotements. De plus, la voiture roulait à une allure extrêmement rapide, comme pour atteindre, de toute urgence, un but précis, au lieu de laisser au touriste le temps d'observer le chemin parcouru.

Envahi progressivement par l'anxiété, M. Stein souhaitait qu'un provi-

dentiel imprévu lui permit de sortir sain et sauf de l'aventure. Justement, la route s'engagea bientôt dans une section en réparation. L'auto ralentit. L'Américain profita de cette opportunité pour ouvrir la portière et bondir hors de la voiture. Il s'attendait d'ailleurs à ce que ses inquiétants compagnons stoppassent immédiatement pour le poursuivre au pas de course. Mais point. Les deux automobilistes continuèrent le trajet, sans avoir l'air de s'être aperçu de rien...

Toutefois, Weidmann avait retenu que le riche marchand *Yankee* devait effectuer une cure à Bagnoles-de-l'Orne. Il nota, sur son inséparable aide-mémoire, la date à laquelle M. Stein devait se rendre dans la ville d'eau normande, afin d'aller l'y rejoindre, de trouver un nouveau moyen pour l'attirer dans un guet-apens meurtrier. Mais à la réflexion, le tueur renonça à son projet, jugeant l'Américain trop méfiant. D'ailleurs, quelques jours plus tard, c'est une Américaine, Miss de Koven qui, à la place de M. Stein, fut victime du premier crime commis en France par le féroce traqueur d'argent.

Une autre étrangère, Mlle Simone Decker, habitant Lausanne, échappa, comme l'heureux marchand de Baltimore, à la tragique malfaisance de Weidmann. Cette jeune fille était entrée en correspondance avec le monstre qui se prétendait chargé de procurer une dame de compagnie à une jeune Anglaise, l'imaginaire Miss Herwood, châtelaine à Menton. Le plan de l'assassin était d'attirer Mlle Decker dans un traquenard identique à celui auquel s'était laissé prendre la malheureuse Jeanine Keller. Mais il apparut sans doute à Weidmann qu'il lui serait plus facile de capter la confiance d'une victime trouvée à Paris. Il suspendit donc sa correspondance avec la jeune Suisse et jeta son dévolu sur une autre personne en quête d'une place de préceptrice, Mlle Belloy.

Ce fut en enquêtant dans les bureaux de placement de la capitale que l'inspecteur Sahuc, de la police judiciaire, apprit le péril qu'avait frôlé de très près cette demoiselle déjà âgée.

Mlle Belloy, aspirant à trouver une place d'institutrice dans quelque famille aristocratique, s'était adressée à l'agence de Mme Ellen Scott, faubourg Saint-Honoré. Le 16 novembre, la blonde et charmante Mme Scott convoqua d'urgence sa cliente pour lui annoncer qu'elle allait probablement avoir la « chance » de trouver l'emploi désiré.

Hier, dit la directrice du bureau de placement, un homme très distingué, M. Prat, est venu me demander, en qualité de secrétaire de la riche famille américaine des Townsend, séjournant actuellement à Vichy, de lui procurer une préceptrice pour deux jeunes gens. Je vous ai proposée, M. Prat est déjà revenu pour vous voir, avant même que je n'aie ouvert le bureau. Je l'ai prié de revenir dans un moment, Vous n'allez pas tarder à le connaître, et vous en serez sûrement ravie, car la place qu'il va vous offrir est rétribuée à mille deux cents francs par mois, ce qui est un traitement rarement proposé. De plus, ce M. Prat vous touchera certainement, comme il m'a émue moi-même, en vous parlant

dispositions naturelles, il montrait une application remarquable. Il aimait surtout valser et me parlait de la musique de Strauss avec un particulier engouement. De plus, sa courtoisie était aussi séduisante que sa personne et que sa brillante conversation. J'avais réellement plaisir à guider les pas de cet élève, à qui je dois d'ailleurs encore une leçon, qu'il manqua sous prétexte d'aller visiter un château de Sologne...

En outre, Mme Balloy nous révéla qu'elle préconisait à Weidmann de répéter chez soi les pas qu'elle lui enseignait à l'académie de danse.

On ne peut imaginer sans un surcroît d'horreur les valse solitaires du tueur foulant le parquet au-dessous duquel se décomposaient deux cadavres.

Noël PRICOT.

Weidmann avait projeté d'assassiner une institutrice en l'emmenant « à Vichy » dans la voiture de Couffy, mais Mme Ellen Scott (c-dessous) empêcha ce départ. Les photos suivantes représentent le cours de danse de Mme Balloy, où fréquenta Weidmann.

avec tant de cœur de vos futurs élèves, deux jeunes gens, paraît-il charmants, qui souffrent du manque de tendresse de la part de leurs parents. Monsieur Prat était lui-même si attendri qu'il en suait à grosses gouttes, ce brave garçon !

Une heure plus tard, Mlle Belloy rentrait, rayonnante, à son hôtel de la rue du Cirque. Son entrevue avec le prétendu Prat l'avait charmée. Elle attendit avec impatience la réponse des Townsend à qui « l'intermédiaire » avait promis de téléphoner le jour même.

Le lendemain, le pseudo Prat revenait à l'agence du faubourg Saint-Honoré, annonçant l'accord des Townsend et convenant de transporter Mlle Belloy à Vichy dans l'après-midi du 18 octobre.

Dans l'après-midi, s'étonna Mme Scott ; mais les jours sont courts, actuellement. Vous n'atteindrez pas Vichy demain soir...

Mais si ! rétorqua Weidmann. j'ai une voiture (celle de Couffy) qui me permet de rouler très vite et en toute sécurité...

Au doute qui s'empara alors de Mme Scott s'ajouta l'idée qu'en novembre, la saison de Vichy est close depuis près de deux mois. Grâce à ce trait de lumière, elle eut l'heureuse inspiration de téléphoner au Grand-Hôtel où Prat prétendait être descendu ; puis, elle demanda le Palace Hôtel, à Vichy. D'une part, l'enquêtrice avisée apprit qu'aucun client du nom de Prat ne résidait au Grand-Hôtel. Par ailleurs, la standardiste du bureau de poste de Vichy lui déclara que le Palace-Hôtel n'existait pas. Dès lors, la directrice du bureau de placement fit part de sa méfiance à l'institutrice ; et celle-ci prétextait, au moment où Weidmann vint la chercher, que la prochaine arrivée de sa famille à Paris l'obligeait à retarder son départ. Ce fut ainsi que, grâce à la clairvoyance de Mme Scott, Mlle Belloy eut la vie sauve.

En dehors des heureux épisodes que nous venons de relater, la chance nous a également permis, ces jours-ci, de joindre d'autres personnes qui nous ont révélés, sur Weidmann, des renseignements inédits.

Ces nouveaux témoins sont M. Rousset et Mme Balloy, professeurs de danse dont l'aristocratique salon du faubourg Saint-Honoré fut fréquenté par le tueur.

Le 18 octobre (au surlendemain de la mort de Le Blond) le monstre de La Voulzie, vint prier Mme Balloy de lui apprendre à danser. Moyennant le forfait de 280 francs, il contracta un abonnement pour huit leçons.

Dès la quatrième séance, nous a confié Mme Balloy, il avait déjà réalisé de très sensibles progrès. Outre ses





## Les nerfs nous tuent avant l'âge

L'accroissement constant de la mortalité due directement ou indirectement aux maladies nerveuses et leurs néfastes conséquences sociales préoccupent de plus en plus les autorités publiques et le corps médical.

Il y a des signes qui ne trompent pas : les membres rompus en rentrant le soir, les essoufflements au haut de l'escalier, les crampes dans les jambes, la migraine, les névralgies, le lumbago, les cafards sans raison, la mauvaise humeur, les maux d'estomac, le manque d'appétit, les constipations sporadiques, les étouffements, les battements de cœur, angoisses respiratoires, insomnies, obsessions, cauchemars, la timidité invincible, les idées de fugue ou de violence, les bouffées de chaleur, le manque de maîtrise de soi-même, les envies insurmontables d'excitants (alcool, café, tabac), la fatigue, l'épuisement, le découragement, les idées noires et aussi les déficiences viriles — sont autant d'indices d'un état malade du système nerveux. Ils affectent tous les organes, ils se révèlent à tous les âges, chez l'homme comme chez la femme.

Les médecins sont unanimes à proclamer qu'une négligence impardonnable peut avoir des conséquences très graves (maladies incurables, infirmités durables ou même la mort subite). Aussi insistent-ils pour que les malades agissent dès les premiers symptômes avec énergie !

Je vous offre ici une méthode simple et infallible pour combattre avec succès garanti ces maux. A l'âge de 76 ans, me portant, grâce à cette méthode, à merveille, je vous propose de l'indiquer gracieusement, parce que je réalise parfaitement votre état d'esprit, après avoir tout essayé, après avoir dépensé tant d'argent sans résultat. Je pourrai ainsi vous ramener à la santé, à la tranquillité, vous rendre le sommeil, vous délivrer de toutes vos souffrances et de toutes vos douleurs. Vous pourrez aussi récupérer la vigueur et la puissance perdues prématurément.

Les résultats vous émerveilleront en peu de temps comme ils ont étonné des milliers de malades et désespérés de tout âge. Vous reprendrez la joie de vivre, la liberté de votre volonté, l'intégralité de vos forces physiques et intellectuelles.

Ecrivez-moi donc en toute confiance à l'adresse suivante : E. SOURCIN (Lab. 75), 31, rue La Boétie, Paris-8<sup>e</sup>. Vous recevrez par retour du courrier, sous pli confidentiel, gracieusement, le livre « Les défaillances du système nerveux ». Comme des milliers de vos semblables, quelques jours après avoir commencé à suivre ma méthode, vous retrouverez le bonheur, le succès et la santé.

E. SOURCIN.

## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, des nerfs calmes, une vue claire et une bonne mémoire. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remèdes Woods Ltd, 164, Strand (219 TAN), Londres, WC 2.

## LA REPOUSSE DES CHEVEUX EST-ELLE POSSIBLE ?

Vous avez déjà essayé divers traitements et vous vous étonnez de n'obtenir aucun résultat.

En étudiant la véritable cause de la chute et de la déperdition des cheveux, un célèbre praticien de Paris a solutionné le problème.

La chute des cheveux est due surtout à des causes générales de nature arthritique et à des insuffisances de glandes internes, spécialement la préhypophyse, la thyroïde, la surrénale et le foie. La médication interne, spécifique et inoffensive, est représentée par les cachets capillaires du docteur J.-P. Clary. Elle empêche la chute, favorise la repousse des cheveux et elle est heureusement complétée par l'application journalière sur le cuir chevelu de la Sève capillaire du docteur J.-P. Clary.

Dans les cas de chute légère prise à ses débuts, l'arrêt se produit en quelques jours par l'emploi seul de la Sève capillaire du docteur J.-P. Clary.

Arrêter la chute des cheveux c'est prévenir la calvitie. Mais le plus difficile à vaincre en la circonstance, ce n'est pas le mal, mais le scepticisme si naturel des intéressés après tant d'essais infructueux.

Brochure gratuite sur simple demande. Cachets capillaires du docteur J.-P. Clary : 22 francs.

Sève capillaire du docteur J.-P. Clary : 22 francs.

Brillantine du docteur J.-P. Clary (à base de stéroïdes et de vitamines E) : 12 francs.

Laboratoires du docteur J.-P. Clary, 72, avenue Kleber, Paris.

# ALTA

présente

## ARC

LA NOUVELLE MONTRE-BRACELET EPOUSANT LA FORME DU POIGNET (rectangulaire ou tonneau)



49 fr.

avec verre incassable bracelet métal chromé : 69 fr.

Garantie 5 ans sur facture ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

Ouvert tous les jours sauf Dimanche

D. ALTA, 120, rue de Rivoli PARIS (Métro Châtelet)

## Asthmatiques !

Une bonne nouvelle...

Respirez comme tout le monde

Lisez cette offre GRATUITE. Au lieu de continuer à souffrir, à dépenser inutilement votre argent en expériences sans résultat, profitez de notre offre pour un essai gratuit de KALM-ASTHMIQUE. Cette médication nouvelle calme instantanément : emphyseme, catarrhes, oppressions, suffocations, étouffements, détache les mucosités, tonifie le cœur et procure le sommeil. Kalm-Asthmine va enfin vous permettre de respirer comme tout le monde et son essai ne vous coûte rien.

Saisissez donc la chance qui s'offre à vous. Jamais on ne vous a fait une telle offre. C'est que nous sommes sûrs des résultats. Sachez le comprendre et retournez-nous aujourd'hui même le bon ci-dessous qui vous donne droit à un copieux échantillon de Kalm-Asthmine.



pour un échantillon de BON KALM-ASTHMIQUE à retourner avec votre adresse aux Laboratoires C. JOUVEINAL 137, rue du Faubourg-Saint-Antoine PARIS (Précède de l'indique 2 frs en timbres pour frais d'emballage et envoi).

# Confidences

## RUBRIQUE GRATUITE OUVERTE A NOS LECTEURS

1<sup>o</sup> Dans nos colonnes, nous répondons exclusivement aux questions présentant un intérêt général : hygiène, santé, beauté, culture physique, éducation de la volonté, suggestion, psychologie, technique policière, sexualité, occultisme sciences, lettres et arts. Joindre à chaque demande un bon « Confidences ».

2<sup>o</sup> Nous répondons par lettres individuelles (sous pli fermé sous enveloppe blanche) aux demandes de consultations personnelles : horoscopes, analyses d'écritures, orientation professionnelle, conseils relatifs à la vie sentimentale et à toute chose concernant la vie privée. Ces consultations personnelles impliquent, pour « Détective », des frais de collaboration, d'administration, de bureau et d'affranchissement qui viennent d'augmenter considérablement les multiples majorations survenues au cours des mois précédents. Nous sommes donc obligés d'exiger désormais 24 bons « Confidences » par consultation.

3<sup>o</sup> On peut envoyer 24 bons portant le même numéro, ou un mandat-postal de 36 francs, donnant droit à 24 numéros consécutifs de « Détective ».

4<sup>o</sup> Il n'est traité qu'un seul cas dans la même lettre.

Alg. Hygrecques. — Que faudrait-il faire pour enlever les poils superflus du visage d'une manière définitive et sans danger ?

La seule méthode radicale est l'épilation électrique. Tous les dermatologues sont outillés pour cette intervention, absolument bénigne. Elle n'a qu'un inconvénient, c'est qu'elle est longue. En une séance, on détruit un à un, à l'aide d'une aiguille conductrice de courant électrique, de 50 à 100 poils. Mais la racine de certains, plus profonde et plus résistante, reste indemne. Il y a donc un pourcentage de repousse, donc de réitération des ponctures. De nombreuses séances sont parfois nécessaires, mais, en définitive, le résultat est certain.

MM. N<sup>o</sup> 92. — Peut-on savoir ce que font les morts et communiquer avec eux ?

Ce n'est pas une certitude expérimentale, mais une conviction : celle des disciples d'Allan Kardec, dont l'œuvre constitue la bible d'une véritable religion, connue sous le nom de spiritisme. Les deux pièces capitales de la bible spirite sont *Le Livre des Esprits* et *Le Livre des Médiums*. Vous y trouverez l'art et la manière d'appeler à soi les esprits des disparus et de les mettre à même de manifester matériellement leur présence et leur pensée, par l'intermédiaire soit d'un médium en transe, soit de dispositifs mis en mouvement par les fluides des assistants. Ce qui est bien contraire, c'est que, jusqu'à présent, l'unanimité n'a pu se faire ni sur l'évidence de la survie, ni sur la réalité des manifestations d'esprits « désincarnés ».

M. R. X. Charly. — La suggestion est-elle une science accessible à tout le monde ? Où peut-on se procurer un cours sérieux ?

Donner une suggestion — ou des suggestions — c'est exprimer par la parole, le regard, le geste, la mimique, ce que l'on croit de nature à faire naître, chez quelqu'un, l'idée, la conviction, la disposition qu'on désire lui communiquer. Des règles techniques ont été dégagées pour l'exercice de la suggestion. Ces règles peuvent être comprises et mises en pratique par toute personne pourvue de notions psychologiques suffisamment étendues et claires. Certains en ont le sens inné : ils ont inconsciemment une grande influence persuasive. Pour cultiver, délibérément cette influence, le mieux est d'observer comment procède quelqu'un qui la possède.

Cyclamen des Alpes. — Mariés depuis 20 mois, nous attendons impatiemment la venue d'un bébé. Le médecin qui a visité ma femme prétend que cette longue attente provient de ce qu'elle a la matrice renversée. Comment cela a-t-il pu se produire ? Que faut-il faire ?

La rétroversion peut être congénitale — comme beaucoup d'autres anomalies organiques. Elle est parfois consécutive à ces inflammations qu'on nomme « métrites ». Mais s'agit-il sûrement d'une rétroversion ? Une contre-visite ne me semble pas du tout inutile, car, en la matière, l'erreur est fréquente. Enquerez-vous du nom et de l'adresse du chef du service gynécologique de l'hôpital le plus proche de votre résidence, et faites-lui examiner votre femme. S'il confirme le diagnostic primitif, il sera à même d'instituer le traitement ou l'intervention qui convient. Un fidèle lecteur de « Détective ». — Je suis sans volonté et timide. Je voudrais savoir s'il existe un moyen de vaincre la timidité.

Ce moyen, c'est l'effort réitéré. Quel effort ? Celui de surveiller votre attitude, surtout en présence des autres, et de garder volontairement, l'apparence d'une parfaite imperturbabilité. Cela ne supprimera pas tout d'un coup la gêne que vous ressentez du fait même que vous êtes timide, mais cela modifiera peu à peu vos dispositions morales, parce que tout acte de fermeté contribue à créer une disposition constante à la fermeté. Si, d'autre part, vous voulez bien écrire au Service des Consultations personnelles en joignant 24 bons « Confidences », un traité pratique complet vous sera envoyé.

Un lecteur impatient. — Par les grands froids et aussi les grandes chaleurs, mon nez devient rouge, ce qui me vaut les exclamations de mes camarades. Pouvez-vous m'indiquer un remède simple et efficace ?

Ce désagrément est presque invariablement lié à l'insuffisance régularité de la circulation et à de la fermentation gastro-intestinale. La sensibilité périphérique y est bien pour quelque chose, mais cet élément, secondaire, s'amende, en même temps que la circulation se tonifie, dès qu'on adopte la pratique de l'hydrothérapie fraîche, chaque matin au saut du lit, ou mieux : après 10 ou 15 minutes de culture physique, ce qui réchauffe le corps et rend la douche agréable. Pour diminuer la fermentation, il convient d'alléger les repas (réduire la ration d'hydrocarbonés lourds : mie de pain, légumes secs, graisses) et de tout mâcher soigneusement. Une mastication consciencieuse facilite considérablement la digestion.

J.-L. D. Nimes. — Les livres d'hypnotisme indiquent que tous les sujets ne sont pas propices et doivent obligatoirement être consentants. Comment donc opèrent les professionnels qui, sur scène, hypnotisent les spectateurs les plus réfractaires ?

Il n'y a guère plus de 3 % d'hypnotisables à première tentative. Les professionnels le savent bien et se gardent de toute tentative sur de possibles réfractaires. Les uns paient tout simplement une équipe de simulateurs. A certains d'entre ces derniers, il est prescrit de « mettre au défi » l'expérimentateur, de sembler lui résister, puis de céder à sa puissance irrésistible. D'autres hypnotiseurs de théâtre, plus consciencieux, procèdent comme le faisait Jadis Donato : Deux ou trois jours avant la séance, ils parcourent les cafés de la ville, s'y livrent à des essais sur un certain nombre de clients bénévoles et donnent une entrée gratuite à chacun des sujets sensibles qu'ils découvrent ainsi.

Thermidor 1887. — A deux reprises différentes j'ai eu le pressentiment de décès qui se sont produits presque aussitôt accidentellement dans ma famille. Comment cela peut-il s'expliquer ?

Ces pressentiments, analogues à des milliers d'autres qui ont fixé l'attention de diverses sommités scientifiques mondiales, ne peuvent recevoir encore qu'une explication hypothétique. Il semble qu'à travers l'espace, les psychismes humains irradient des ondes expressives de leur activité consciente et subconsciente. Il semble également que les principaux faits caractéristiques du proche avenir de chacun de nous aient leur déterminisme profond dans notre subconscient. Ceux dont vous avez présenté la fin irradiant, durant l'ultime période de leur vie, la représentation de leur prochain décès. Etant, sans doute, très réceptive aux ondes télépsychiques, vous les avez enregistrées et interprétées automatiquement. Voyez les travaux du docteur Osty sur la métagnomie, et l'ouvrage du docteur Allendy (*Le Problème de la destinée*).

Lisette. — Bien que toute jeune, j'ai dû me faire extraire trois dents, et j'ai peur d'en perdre d'autres, ayant horreur de ces fausses. Quelles précautions faut-il que je prenne pour éviter la carie ?

Songez avant tout à régler votre alimentation de manière à ce qu'elle apporte à vos tissus osseux tout le calcium dont ils ont besoin pour subsister sans s'altérer. La carie dentaire procède d'une décalcification. Ou bien on ne consomme pas assez d'aliments minéralisants, ou bien on consomme trop de substances acidifiantes : légumes verts, salades, lait, œufs, fruits doux, céréales apportant du calcium. Les boissons alcoolisées, le vinaigre, les condiments, l'excès de viande, de graisses et de sucre créent l'acidose décalcifiante. Les soins de propreté usuels et la visite trimestrielle chez le dentiste sont sous-entendus.

« DETECTIVE-BUREAU »

## ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS

3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

Directeur-Rédacteur en Chef : MARIUS LARIQUE

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17	FRANCE ET COLONIES ..... 65. » 35. »
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS	ÉTRANGER (TARIF A)..... 85. » 45. »
COMPTE CHEQUE POSTAL : N <sup>o</sup> 1298-37	ÉTRANGER (TARIF B)..... 100. » 55. »

Les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective »

Pour la publicité dans "DÉTECTIVE"

s'adresser à

## G. BALLY

50, rue de Châteaudun, Paris-9<sup>e</sup> — Tél. : Tri. 81-12

Confidences de « Détective »

BON n<sup>o</sup> 55



# Je m'défends



## "GÉGÈNE LA DIGUE"

**C'**EST exact, me dit « Gégène la digue », étant depuis plusieurs années retiré dans le Morvan, avec Jeannine, nous exploitions une petite ferme, vivant si j'ose dire des produits de nos récoltes, lesquelles, malgré mes soins éclairés, ne daignaient que très rarement parvenir à maturité. Aussi ai-je décidé de ne pas attendre que mes ressorts soient cassés, et que l'on m'ajuste le « paletot de bois », pour reprendre la combine et venir « en chercher » comme autrefois.

— Toujours la « digue » ? fis-je à Gégène.

— Ah non alors ! me répondit-il avec dégoût, je ne le pourrais plus. Actuellement, même le savon dentifrice me fait lever le cœur.

Pour motiver cette décision, le cas de Gégène devait être sérieux, vu la quantité respectable de bouts de savons mastiqués si facilement par ce dernier dans sa carrière. Nombre de Parisiens se souviendront de lui. Il connaissait merveilleusement son Paris en prenant comme point de repère l'emplacement des postes de police où il séjournait assez régulièrement.

Lorsqu'il estimait pouvoir réunir une assistance charitable, et surtout lorsqu'il s'était assuré de l'absence de tout gendarme ou agent de police qu'il surnommait « les alouettes à tête bleue », Gégène s'affalait sur un banc, les bras pendants, la tête légèrement penchée en avant, les yeux vagues. D'un petit mouvement des mâchoires, il faisait apparaître à sa bouche une petite mousse blanche, provoquée par la succion du bout de savon. Il donnait alors l'impression d'un début de crise épileptique.

Inutile de vous dire que jamais cette scène ne se produisait à proximité d'une pharmacie. Au moment propice, ou lorsqu'un spectateur apitoyé manifestait l'intention de le faire transporter ou d'alerter la police, Jeannine, se frayant un passage parmi les badauds, s'approchait de lui, lui soulevait la tête, cherchait le mouchoir pour lui essuyer la bouche. C'était le signal de la guérison. L'homme paraissait revenir à lui. Rassurée et avant que les assistants ne s'éloignent, Jeannine lui posait quelques questions, auxquelles il répondait timidement :

Non, il n'avait pas de domicile. Non, il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours !

— C'est malheureux, s'écriait alors Jeannine, de voir des situations semblables à notre époque, et ostensiblement elle glissait un billet de dix francs dans la poche du convalescent, invitant l'assistance à faire de même.

La séance se terminait au départ des « bons cœurs » ou à l'arrivée d'une « alouette à tête bleue ». Son gain journalier était environ de deux cents francs, prélevé sur l'épargne publique avec peu de frais de matière première. Toutefois, il faut le reconnaître, le progrès aidant, Gégène avait remplacé le savon de Marseille par une poudre dentifrice plus agréable à

mastiquer et donnant une mousse de couleur rosée, du meilleur effet.

Pourtant, dans ce genre de travail où il était passé maître, « Gégène la digue » eut deux coups durs, qui influèrent beaucoup sur sa décision de « remiser ».

Au cours d'une fructueuse crise de « digue », un assistant malhonnête (que le monde est petit !), ayant compris la combine, se présenta, son billet de dix francs à la main, pour joindre son obole à celles des précédents donateurs, seulement en simulant ce dépôt dans la poche à Gégène, qui à ce moment revenait lentement mais

En effet, vu le monde qui entourait Jeannine, elle avait dû fortement allumer. Assise sur un pliant, le pied posé sur un petit banc, elle laissait apercevoir une très jolie jambe, et même un peu plus. Quant au terrible cor dont elle devait subir l'opération, j'avoue que, sous ses bas, on ne le distinguait pas, malgré l'attention de l'assistance à fixer cette jambe.

— Vous comprenez, me fit remarquer Gégène, jamais personne ne s'arrêterait devant une fiolle ou un pied en plâtre, c'est pour cela que Jeannine fait voir ses « jacquots », cela attire bien quelques « salingues », mais par



de la dissolution, et d'enlever le colodion pour la prochaine séance.

— Je trouve votre baron un peu nerveux, dis-je à Gégène, avant qu'il rentre à nouveau en piste, Jeannine venant lui faire signe que tout était en place.

— Je vais vous dire, fit Gégène, il est « tricard » pour Paris, et ne voudrait pas être « fabriqué », car nous partons demain.

Quelques instants après, le baron tricard était installé sur le pliant, d'un geste adroit le cor venait de sauter pour la ...ième fois ; les assistants guettaient sur la figure du baron l'expression du soulagement, lorsque ce dernier ne fit qu'un bond. Sans prendre le temps de se chauffer, et fendant le cercle, il s'enfuit à toute vitesse.

Gégène n'était pas fou, la vue de deux « hirondelles » lui fit comprendre la situation. Il regarda la pantoufle laissée sur place, les deux agents, puis se tournant vers sa clientèle :

— Mesdames, messieurs, vous pouvez vous rendre compte de l'efficacité du produit. Cet homme que vous avez vu s'enfuir, sans doute afin de ne pas payer, était dans l'impossibilité de marcher lorsqu'il s'est assis sur ce pliant. Je ne puis pas faire mieux.

L'ARGUS DE LA PEGRE.

**Gégène n'avait pas son pareil pour extirper les cors... de sa complice. — Il savait encore, affalé sur un banc, piquer une fausse crise. — Et la vue d'un agent faisait s'enfuir l'équipe.**



sûrement à la vie, il retira tous les autres billets. Alors, ce fut terrible, et la crise de « digue » guérie du même coup. La bataille s'engagea, à la stupefaction des badauds, ne pouvant supposer tant de vigueur à ce pauvre malade n'ayant pas mangé depuis plusieurs jours. La force resta à la loi, « Gégène la digue » fut poursuivi pour coups et blessures.

Peu de temps après, Gégène, affaibli sans doute par sa petite retraite forcée, opérait à nouveau dans un quartier du centre lorsqu'il fut cueilli par deux de ces « alouettes » qu'il redoutait tant.

— On va te soigner au poste, mon pauvre vieux, lui dirent-ils, ne t'inquiète pas, cela te guérira.

« Gégène la digue » n'a jamais dévoilé le traitement radical qui lui avait été administré, mais il est prouvé que, depuis cette époque, il n'a plus eu la moindre attaque dans la capitale.

— C'est une coïncidence, que vous me rencontriez à Paris, car je ne fais que la province, continua Gégène, le produit que je fabrique et que je vends ne nécessite pas un long séjour dans chaque ville, je n'ai aucun intérêt à attendre le résultat, et encore moins la fidélité de la clientèle. En résumé, je travaille dans les « panars », tout le monde en souffre, du reste vous allez voir, je crois que Jeannine a assez « allumé ».

pudeur, ils achètent tout de même. Naturellement, ils font une drôle de tête lorsque j'enlève la Jeannine, sous le prétexte de m'occuper d'un honorable client (mon baron) avant elle.

Son compère était plutôt curieux, l'air craintif d'un figurant de théâtre à ses débuts ; chaussé de pantoufles, sans doute pour se déchausser plus facilement, il donnait l'impression de s'asseoir sur la chaise électrique. Il déchaussa son pied droit, et aussitôt apparut un cor volumineux.

Gégène retraça toutes les souffrances que ce client devait endurer, lui promit la guérison immédiate et étendit copieusement de son produit bleu sur le mal. S'étant assuré que tout le monde était prêt pour le grand coup, il appliqua un tampon d'éther sur le cor, et ce dernier se décolla comme un timbre-poste, laissant apparaître une tache blanche sur fond bleu.

— Mais c'est épatant, votre truc, dis-je à Gégène, pendant que la vente s'effectuait.

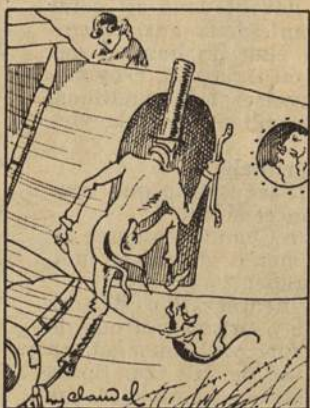
— Pensez-vous, c'est du « pour », je lui barbouille le pied avec du colodion mélangé de bleu de méthylène, cela ne peut ni faire de mal, ni enlever le cor, mais cela oblige à se laver les pieds, ce qui n'est pas déjà si mal. Quant au cor que vous avez vu sauter, le baron est en train de le recoller avec



## Les aventures de M. Byrrhsec et de M<sup>me</sup> Byrrhaleau - n° 1



AYANT GAGNÉ LE GROS LOT M. BYRRHSEC OFFRE UN BAPTEME DE L'AIR A M<sup>me</sup> BYRRHALEAU.



AU BOURGET, LE COUPLE SE PRÉCIPITE DANS LE PREMIER AVION VENU...



C'EST L'AVION DU PÔLE ! UNE PANNE L'OBLIGE A ATTERRIR SUR LA BANQUISE.



M. BYRRHSEC EST DÉSESÉRÉ. MAIS HEUREUSEMENT M<sup>me</sup> BYRRHALEAU AVAIT PRIS DU BYRRH



Toutes les polices ont besoin d'indicateurs.  
Ce n'est un secret pour personne que la précieuse collaboration des « donneurs » a fortement contribué au « verrouillage » de mainte affaire épineuse.

Mais il y a indicateur et indicateur.

Dans certains pays, le moindre garçon d'hôtel fait fonction de valet de police. Ailleurs, seule la pègre détient le monopole du mouchardage. Mais ce n'est qu'en Angleterre qu'on peut dire d'un homme qu'il exerce le « métier » d'indicateur, ainsi que le démontre, dans le présent reportage, notre envoyé spécial Harry Grey.

Londres, Janvier 1938.  
(De notre envoyé spécial.)

**T**RANQUILLEMENT assis à une table de piste du Jess Tate Night Club, à Soho, j'observe le policeman Bill Chandler, qui rôde près du bar. La vie, en Angleterre est faite de conventions que nul ne piétine. Aucun texte de loi ne permet aux autorités d'imposer au tenancier de cette boîte, la présence d'un policeman de surveillance. Mais, d'autre part, aucun texte de loi n'empêche un policeman de troquer son uniforme pour un smoking, et de hanter le Jess Tate Club en client...

Quand je suis las d'observer Bill Chandler, je me tourne vers la piste de danse et mon regard se porte sur le sieur Spike Mulligan, pardon, sur « mossieu »

# VALET DE POLICE



Notre envoyé spécial (ci-dessus) à Soho Gerrard Street, la rue où fut trouvé le corps du mouchard Spike Mulligan.



Spike Mulligan, informer (indicateur) du surnommé Chandler, que le démon des rumbas semble tenir.

En ce lieu, les deux hommes sont connus pour ce qu'ils sont. Les trafiquants de drogue qui y opèrent savent que, depuis quinze jours, ils sont visés, et se tiennent sur leurs gardes.

Une résonance de cymbale termine la danse. Mulligan jette un coup d'œil vers la pendule, qui marque 11 h. 20. La soirée est finie pour lui. Il reconduit sa taxi-girl, réclame son vestiaire, et gagne la rue, salué d'un courtois *good night, sir*, par le portier en frac et cravate blanche.

L'orchestre attaque un tango. Le projecteur se met au rouge. La piste est derechef envahie.

Soudain, Chandler est appelé, par un garçon, au téléphone. Je le vois se hâter vers la cabine. La porte claque. Chandler réapparaît presque aussitôt. Le constable me fait signe de le rejoindre. En hâte, nous enflons nos pardessus.

— Hé, Chandler, un coup dur ?

— Sûrement, Mulligan vient d'être ramassé sur le trottoir de Gerrard Street. Un coup de couteau en plein cœur. Saigné comme un porc.

— Pas possible ! Et votre sergent qui me soutenait hier encore qu'il n'y avait pas de *knife-killers* (tueurs au couteau) en Angleterre !

## Discretion officielle

Qui a tué Mulligan ? Qui a commis ce crime — si rare ici, si fréquent ailleurs — qui consiste à envoyer *ad patres* un « donneur » ? On suspecte Arthur Bayne, Thomas Rawlinson, Dick Muffin, trafiquants de drogues. Traînés devant le coroner, en audience publique, ils protestent, fournissent des alibis dix-huit carats, affirment que, pour eux, Mulligan n'était qu'un noctambule parmi d'autres noctambules. Ni les « suspects », ni même les policiers ne se permettent d'écouter les oreilles de l'assistance en prononçant le mot *indicateur*. Tué en service, Spike Mulligan est officiellement désavoué par ses employeurs, tout comme il eût été désavoué en cas d'impair. Sa carcasse rigide, allongée sous une toile est présentée en ces termes :

— Le corps que vous avez devant vous est celui de Spike Michaël Mulligan, trente-deux ans, ex-employé de bureau. Le *de cuius* était un habitué des *night clubs* de quatrième zone, où il passait, croyons-nous, pour avoir de bien mauvaises fréquentations.

C'est tout. C'est comme si la police voyait la victime pour la première fois !

Le coroner pose la question rituelle :

— Quelles sont les bases de l'accusation que vous portez contre Bayne, Rawlinson et Muffin ?

Debout à la barre, le constable Chandler amorce un de ces laïus macaroniques où perce, disons le mot, l'hypocrisie officielle britannique :

— Nous demandons que l'incarcération de ces trois hommes soit décidée et ce pour une période de huit jours. Nous serons alors, fort probablement, en mesure de prouver qu'ils ont tué ou fait tuer Spike Mulligan pour éviter les révélations éventuelles que celui-ci aurait pu faire, le cas échéant, sur certains trafics dont les dessous devaient être parvenus à sa connaissance...

Personne n'est dupe. Mais, grâce à cette demi-vé-

rité, lâchée au compte-gouttes, la tradition est sauvée, le crime sera puni.

A huitaine, la police prouvera que le trio Bayne, Rawlinson, Muffin s'est débarrassé de Spike, gêneur N° 1.

Mais ces suspects, devenus inculpés, ne pourront jamais prouver que Mulligan était un indicateur de police, un pauvre bougre d'indicateur anglais, type standard, avec une conscience de presque-honnête-homme, et en tout cas un casier judiciaire blanc comme neige, parce que lavé au « corrector » officiel.

Las de crever la faim, Mulligan, comme tant d'autres, avait accepté, après avoir « loupé » un petit coup dur, cette besogne de sous-policier, qui lui valait un salaire mensuel aussi régulier que celui des *cops* qui l'employaient. Plus les primes, bien entendu. Et moins la considération, comme de juste.

## La grande « épuración »

Désolé, comme dit le poète, d'interrompre une légende. L'incorruptibilité presque totale de la police anglaise est chose relativement récente. Les vieux de la vieille se souviennent du temps où cette police était faisandée du haut en bas, pourrie jusqu'à l'os. Époque tumultueuse où les hommes de « *His Majesty's Police Force* », en uniforme et en civil, patageaient dans les combines, se disputaient les *tips* (pourboires). L'appétit de la gangrène était tel qu'une « épuración » atteignant jusqu'au quart des effectifs s'imposait chaque année. L'écrivain Wilkie Collins, en créant son fameux sergent Cuff, prototype du policier marron, pouvait écrire : « La police est trop souvent le gant qui cache la main du criminel. »

Tant va la cruche à l'eau... Un jour, des « *dicks* » honnêtes, acharnés à découvrir les chefs d'une équipe de *gangsters* spécialisée dans la traite des blanches et l'escroquerie à haute pression suivirent une filière qui les amena tout droit, penauds, ahuris, bourrelés d'inquiétudes, aux domiciles de leurs propres patrons, les trois principaux chefs de la police !

— Ce sont nos indicateurs qui nous ont corrompus, plaident les coupables, qui font des aveux massifs. Nous les avons fréquentés de trop près. Nous n'avons pas su garder nos distances...

Le scandale est tel que le gouvernement, devant l'indignation du pays, se voit obligé de créer immédiatement un corps provisoire de 15.000 *special constables*, recrutés parmi les citoyens de bonne réputation. Le grand nettoyage s'opère à tour de bras. Chaque place laissée vacante par un constable ou un « *dick* » révoqué est aussitôt occupée par un « *spécial* ».

Toutes les faveurs, tous les « *condés* » accordés aux « *donneurs* » sont annulés d'un trait de plume. Dans l'*Underworld*, où règne une folle panique, la chasse à l'homme s'organise, implacable. Des évadés qui bombaient le torse en toute liberté retournent en prison. Des libérés conditionnels (tricarcs) doivent changer de ville. On rafle le gibier partout, à Londres, en province, au pied des passerelles de bâtiments. La foule casse quelques gueules...

## Indicateurs-maison

Un M. Howard Vincent établit un rapport sur les « *relations douteuses* », qu'entretient la police avec certains membres de l'*Underworld*. D'un trait de plu-

me, le Home Secretary, après de ce rapport, décide de le quoi, il signe un décret, aux désormais interdit à la police cateurs habituels » dans l'*U* oukase interdit, également, à lui-même ses indicateurs, lesq être agréés par la Boîte.

Voilà les nouveaux « *donne* ». Le policier britannique ne Il ne possède qu'une carte. Les agrées ont le toupet d'en rée Alors on les rabroue sec, en m pour leur édification une sorte

« Pas de dénonciations ha vocation. Pas de chantage Défense absolue de mouchard appartenant pas à l'*Underworld* A la moindre faute, le désave son, qui ne pardonne pas. »

Tout de même, les bien r épales :

— La besogne d'indicateur sale besogne. Exiger qu'elle ment, c'est vraiment trop d

Le miracle, c'est que cette compte, accomplie d'une r propre !

## Les antennes de mister

Mister Chose a livré à la dernier, les noms et prénom heures de présence à ce dom de la boîte aux lettres » Ber opérant dans le quartier de l d'avenues qui avoisine la pr du facteur, il introduisait une de glu, dans les boîtes, « *piq* espèces, chèques au porteur reste à l'égoût.

Les « *antennes* » de Mister municipal, un cireur et un f le voleur de lettres en moins teur n'a mis que cinq minut Après quoi, tous ont touché l

— Ce système doit coûter teur, lequel me répond d'un — La sécurité du public cher..

Il insiste : — Ici, en Angleterre, le fa de *blood-money* (prix du sa comme un acte honteux. La dits spéciaux pour les prim naturel qu'elle en use, et il que ceux qui les ont gagnés l on répugne généralement d d'un homme. Ici on considè moyen de hâter sa capture,





DE  
LAND YARD

teur semi-officiel, son sous-détective, son assistant précieux et à peine occulte. Une amitié peut naître, amenant une confiance totale.

Un nommé Field s'est introduit au domicile d'une femme seule, nommée Nora Upchurch, et l'a étranglée pour la voler. Soupçonné, appréhendé, interrogé, il nie. Herwin Barth, indicateur chargé de fourrer son grouin dans cette sanglante histoire, possède la pleine confiance des *dicks*. Quand il leur dit : « Field n'y est pour rien », il est cru sur parole. Or, ce Barth est un indicateur marron qui a lui-même fait disparaître certaines traces ! On relâche le suspect qui, ainsi rassuré sur les conséquences du « crime parfait », se tient tranquille pendant quelque temps, puis récidive, commet un second crime semblable en tous points à son premier !

En pleine nuit, il pénètre dans l'appartement d'une Mrs Sutton, et lui fait subir un sort pareil à celui qu'il a fait subir à Nora Upchurch.

Las ! cette fois, il a mal joué. Avant de mourir, la victime, en se débattant, lui a labouré le visage à coups d'ongles. Il est, derechef, arrêté, et cette fois c'est une corde bien savonnée qui l'attend. Mais, sans l'intervention de l'indicateur marron, le nœud coulant, en lui broyant la nuque la première fois, eût sauvé une vie innocente.

L'intégrité de la police anglaise, je le dis encore, est grande. N'empêche que, de temps à autre, de petites affaires de corruption ou de trafics divers éclatent. Récemment, un policier a été arrêté pour

une affaire de passeports volés. Trois autres sont poursuivis pour avoir protégé un tripot clandestin, et avoir encouragé son tenancier à mettre en action un nouveau procédé d'escroquerie aux courses ! Un autre encore a fait chanter la tenancière d'un *boarding-house*, où les prostituées amenaient « en douce » leurs clients.

Or, dans les deux derniers cas, on soupçonne fortement des indicateurs d'avoir amorcé la corruption, d'avoir joué le rôle primordial de tentateurs auprès de ces policiers, dont ils étaient devenus les intimes.

Enfin, il arrive, d'ailleurs rarement, que « Monsieur l'indicateur » retourne carrément sa veste, devienne, à la face des hommes et du ciel, gangster bon teint. En semblable occurrence, le transfuge ne choisit qu'un poste : celui de chef de bande, emploi dans lequel il se montre redoutable, nanti qu'il est d'un stock de renseignements, de trucs, de ficelles glanés tandis qu'il fréquentait les « *dicks* » !

Harry GREY.

Scotland Yard n'emploie que des indicateurs au casier judiciaire vierge. Ci-contre : l'étrangleur Field, et Nora Upchurch, une de ses victimes.



ry, après avoir pris connaissance de le rendre public. Après décret, aux termes duquel il est la police de recruter ses « indicateurs » dans l'Underworld. Le nouvellement, à un policier, de choisir les meilleurs, lesquels devront désormais Boite.

« donneurs » semi-officialisés. nique ne porte point d'insigne. carte. Les *informers* fraîchement t d'en réclamer une, eux aussi ! sec, en même temps qu'on établit une sorte de règlement : ations hasardeuses. Pas de prochantages. Pas de combines. moucharder une personne n'ap-derworld ! Et de la tenue, hein ! le désaveu total, le lâchage-mai-ne pas. »

es bien renseignés haussent les ndicateur est et sera toujours une r qu'elle soit accomplie propre-nt trop demander ! que cette besogne est, en fin de d'une manière en apparence

**Mister Chose, "informeur"**

ivré à la police, le 20 novembre et prénoms, le domicile et les à ce domicile d'un « spécialiste res » Bertie Calmar. Ce virtuose rtier de Brixton, dans le dédale sine la prison ! Après le passage uisait une pince spéciale, enduite tes, « piquait » les lettres, raffait porteur ou mandats, et jetait le

de Mister Chose, soit un balayeur r et un faux aveugle, ont repéré en moins d'une semaine. L'indica-nt minutes pour le « donner ». t touché leur part de prime. bit coûter cher, dis-je à l'indica-ond d'un ton grave : u public ne se paie jamais trop

jamais question, en Angleterre, du terrible « mort ou vif » cher aux Yankees.

J'insinue doucement : — Lorsqu'elle a affaire à un gros plaignant, la police n'a-t-elle pas coutume de l'inviter à enfler cette prime au moyen d'une contribution financière personnelle ?

— Bien sûr ! Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ?

— Dites donc, le plaignant est un contribuable. Il paie...

L'indicateur hoche la tête : — De manière générale, les hors la loi anglais sont fortement organisés. Un « gang », ici, possède des techniciens éprouvés et des capitaux de réserve. Or, pour lutter contre des criminels aux poches pleines, il faut que la police dispose de fonds lui permettant d'offrir des super-primés. C'est l'évidence même.

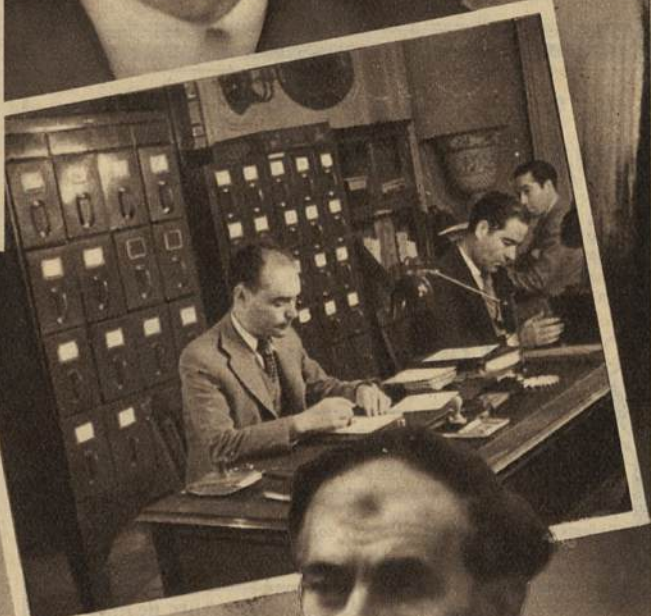
« Si la police n'existait pas, le contribuable serait contraint de sortir armé jusqu'aux dents. Or, il n'en est rien, pour l'excellente raison que la police le protège collectivement, avec un maximum d'efficacité, mettons à 95 %. S'il lui arrive, malgré tout, un coup dur, la police se hâte à son secours, lui offre une aide, une protection qui devient alors personnelle. Des hommes vont se surmener, vont peut-être risquer leur peau pour lui obtenir réparation. Il est bien naturel qu'en échange, il contribue financièrement, s'il en a les moyens, à graisser les rouages de la machine qui tourne à plein régime, pour sa seule petite personne !

— Et..., bien entendu, les services rendus par des... *contact-men* de votre genre augmentent considérablement les notes de frais ?

— Sûr. Mais grâce à nous, indicateurs semi-officiels qui comptons nos « morts en service commandé », un policier officiel qui ne garde pas ses mains nettes, absolument nettes, est sans excuse.

**Le revers de la médaille**

Le policier français peut avoir un contact direct avec un indicateur taré. Il peut s'en servir. Mais il est bien rare qu'il le fréquente de très près. De toute façon, jamais il ne lui donnera sa confiance pleine et entière. Le policier britannique, lui, n'éprouve aucun scrupule à fréquenter son indica-



En haut, de g. à dr. : Les rapports mensuels des "donneurs" sont classés. Une arrestation. Ci-dessous : La pègre anglaise se méfie des faux aveugles. Les nouvelles constructions tuent le pittoresque de Soho.

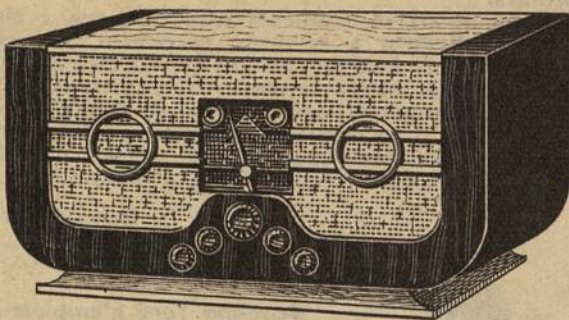




# GRAND CONCOURS GRATUIT

PLUS DE **25.000** FRs DE PRIX

Les 2 premières réponses exactes qui auront été mises à la poste avant le 3 février 1938 pour Paris et le 4 février pour la Province (date de la poste faisant foi) seront gagnantes d'un



**ROXANE 38**

VALEUR  
**2.950 Frs**

Les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> réponses exactes gagneront un superbe poste à 7 lampes métal

**MARY CLAIRE**

VALEUR  
**1.950 Frs**

Les 1.000 concurrents suivants recevront un bon de 50 % sur tous les appareils du catalogue.

Tous les autres concurrents sans exception recevront un bon de réduction de 35 %

### PROBLÈME DU CONCOURS

Un appareil de radio ----- ent (1) du foyer moderne doit ----- er (2) certaines qualités ----- les (3).

Parmi celles-ci la musicalité et la sé ----- (4), quoique antagonistes, sont ----- antes (5).

Les spécialistes de l'EXPANSION RADIOPHONIQUE se sont attachés à ----- er (6) aux appareils que nous vous ----- ons (7) aujourd'hui le summum de rendement sur ces différents points.

Ils ----- ent (8) ainsi les suffrages des mu ----- s (9) et des techniciens, ce qui leur a valu une réputation solidement ----- e (10) de qualité.

### RÈGLEMENT DU CONCOURS

1° Trouver et compléter les mots incomplets, dans le texte ci-dessus (en faire une liste sur une feuille de papier quelconque).

2° Indiquer votre nom et votre adresse exacte sur une enveloppe timbrée, ceci pour éviter toute erreur.

3° Joindre 3 fr. 25 en timbres pour frais de correspondance et de dépouillement.

4° Envoyer le tout à L'EXPANSION RADIOPHONIQUE (Service Concours), 55, rue de Rivoli, PARIS (1<sup>er</sup> arrond.).

Concours clos irrévocablement le 9 février à minuit (date de la poste).

La solution gagnante est déposée sous enveloppe cachetée, chez M<sup>r</sup> HUBERT, huissier à Paris, qui procédera à l'ouverture en son étude, le 10 février 1938.

Les résultats seront envoyés directement aux concurrents en même temps que les prix et bons, à partir du 12 février.

Offre spéciale de propagande d'une

**"Diamanta"**

superbe **BAGUE-fantaisie**

Pour faire connaître notre Maison, nous offrons aux lectrices, une bague de fantaisie "Diamanta" montage solide et façonnage moderne, 7 pierres sim. d'un éclat bleu-blanc entourent une pierre de 2 carats avec 24 facettes polies.

Chaque bague est garantie au point de vue exécution, elle est un chef-d'œuvre d'imitation de la bague de grande valeur.

A titre de lancement nous distribuons

**5 000 "Diamanta"**

au prix exceptionnel de

**5 F**  
par bague

Profitez de cette offre unique de propagande et demandez aujourd'hui même cette merveilleuse bague "Diamanta". Pour l'obtenir, envoyez-nous avec cette annonce votre adresse bien lisible. Pour mesure, envoyez une bague en papier.

NOTICE : Il ne sera délivré qu'une seule bague par lectrice. Paiement à la livraison et après complète satisfaction.

AMERADO-BIJOUX, 34, rue Drouot, PARIS (9<sup>e</sup>) Dépt. 129

**ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS**

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

28, AVENUE HOCHÉ (8<sup>e</sup>)

CAR. 19-45

M<sup>me</sup> MAX Voyante, diplôme international, Tarots, Lignes mains. Guide, renseigne, ramène affection. Reçoit t. les jours et dim. et par correspond. 25 fr. 151, rue du Fg-Poissonnière, Paris-9<sup>e</sup> (M<sup>o</sup> Barbès-Poissonnière-Gare du Nord.)

**la Timidité**

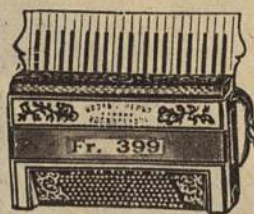
est vaincue en 8 jours par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 1 franc en timbres. Écrire au Docteur V. D. Fondation RENOYAN, 12, rue de Crimée, Paris.

Pour la publicité dans DÉTECTIVE

s'adresser à **G. BALLY**

50, rue de Châteaudun, Paris-9<sup>e</sup>. Tél.: Tri. 81-12

ACCORDÉONS — Instruments de musique



Vente directe du fabricant aux particuliers

— franco de douane —

Plus de

1 million de clients.

Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

Affranchir lettres 1.75, cartes post. 1. »

**RÉVEILLENZ LA BILE DE VOTRE FOIE —**

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin "gonflé à bloc"

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir!

Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Ttes Pharmacies : 9 frs 75.

Si vous rêvez d'amours !...

Belles et bonnes, charmantes femmes, confiez vos soucis et vos craintes à « ROSACONE », qui sera l'ange gardien de la santé de votre corps et du calme de votre âme.

BROCHURE GRATUITE, envoyée discrètement sur demande. PHARMACIE SAINT-LAZARE, 105, rue Saint-Lazare, Paris.

VOUS AUREZ TOUS DE BEAUX CHEVEUX

Je possède formule scientifique, souveraine, unique, contre : démangeaisons, chute, pellicules, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc. et activer repousse. J'envoie "Gratjs et Franco" mon livre précieux de vérité et de bienfait, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par trop de charlatans. "Attestations admirables" — Cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé, écrivez-moi. Sœur HAYDEE, "Les Bourdetties-Saint-Agne", TOULOUSE.

**ÉCOULEMENTS TARIS**

Cystite, hypertrophie de la prostate  
Traitement efficace, sans danger par puissant antiseptique urinaire :

**PAGÉOL**

CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris. - Rens. gratuits Ec service n° 601

**MALADIES URINAIRES et des FEMMES**

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente, INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17<sup>e</sup>

**MONSIEUR !**

C'est vous le coupable si MADAME EST FRIGIDE



Comment Assurer l'Harmonie Sexuelle

Etant donné les résultats vraiment extraordinaires qu'obtiennent les hommes avec le nouveau SUPER-ORMOSAN-A (Double Force), vous tiendrez certainement à essayer ce "Véritable Elixir de Jeunesse — de Puissance Vitale". Même dans les cas les plus difficiles, les plus réfractaires, les plus désespérés, son action est rapide, sûre et certaine — quel que soit votre âge. Demandez le SUPER-ORMOSAN-A (Double Force) chez votre pharmacien, dès aujourd'hui. Quoiqu'on dise, il n'y a rien de comparable. Le succès est garanti dès la première boîte ou son prix vous sera remboursé. Une brochure avec de nombreux secrets nouveaux, troublants, surprenants, sur l'harmonie sexuelle, la réjuvenation intégrale et un complet développement physique, vous sera envoyée gratuitement et discrètement sur simple demande. Adresse : Pharmacie Vauris, 72, Avenue Kléber. Service (37 W), Paris.

"SUPER-ORMOSAN-A", pour hommes, ainsi que "ORMOSAN-B", puissant régénérateur des femmes, s'obtiennent dans toutes pharmacies.

**L'ÉLECTRICITÉ**



Pourquoi le traitement par l'électricité guérit :

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur M.A. GRARD de Bruxelles et envoyé gratuitement à tous ceux qui en feront la demande, va vous apprendre immédiatement.

Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

Système Nerveux et de

l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, les

Maladie des Voies Digestives et du

Système Musculaire et Locomoteur.

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, l'Électricité Galvanique pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

**C'EST GRATUIT :** Écrivez à M<sup>r</sup> le Docteur M.A. GRARD, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'étranger lettres 1.75, cartes 1 fr



# PIÈGES D'AMOUR

Morzine... Féerie blanche. Le sang a rougi la neige... Auguste Julliard, amoureux éconduit, a tué Léonie Vindret, à dr.

THONON-LES-BAINS.  
(De notre envoyé spécial.)

Les champs de neige ont la faveur du public. Sur les grandes surfaces, planes ou accidentées, les lattes des skieurs au repos dressent leurs silhouettes d'arbres morts sur l'horizon immaculé. Parfois, dans un crissement léger accompagné d'un nuage, un amant des cimes déferle vers la vallée à la vitesse d'un tourbillon.

Dans le petit hameau du Cret, en Haute-Savoie, Mlle Léonie Vindret, institutrice, regarde, avec mélancolie, cette jeunesse ardente au plaisir du sport blanc. Ce paysage, à elle, lui est familier, trop même. Une morne mélancolie l'envahit. Il lui apparaît que les chalets multicolores, au milieu des pins sombres sur l'éblouissante vision, doivent abriter de doux bonheurs. Mais son tour viendra. Bientôt, en février, elle épousera un beau gendarme, M. Besançon, qui l'aime et qu'elle aime.

Sa pensée erre, peuplée de souvenirs. Aujourd'hui, c'est dimanche. Les deux petits élèves — les seuls — de sa classe sont restés chez leurs parents. La mélancolie s'insinue plus perfide encore. Elle revoit son enfance de fille studieuse, appliquée. L'école communale, puis l'École Normale au chef-lieu du département. De bonnes amies, égaillées partout depuis. Elle, son brevet obtenu, enseigne dans les villages de la montagne, perdus dans la sylve, agréables l'été, mais si isolés, si loin de tout l'hiver.

## Et puis l'amour vint

Puis Léonie évoque ses amours. Un jeune gars du hameau du Chêne, près de Thorens, le rude et vigoureux Aristide Julliard, a été le premier à lui faire la cour.

Elle s'ennuyait tant dans sa solitude que le rustre amoureux n'eut pas longtemps à soupirer pour qu'elle s'abandonnât à lui. Il lui a pris sa

vertu. Elle lui a envoyé de tendres lettres. Leur liaison est si étroite que Julliard se considère comme le seul maître de la jeune femme.

A cette pensée, Léonie frémit d'angoisse, car son prochain mariage avec le gendarme Besançon, qu'elle aime réellement, ne se fera pas sans que les deux rivaux ne s'affrontent. Déjà l'amant et le futur mari ont échangé de vifs propos : Julliard a tout révélé à son heureux successeur.

Il a fallu que Léonie jouât une savante comédie pour persuader le gendarme qu'elle avait été lâchement calomniée, et pour convaincre Julliard que, contre restitution des lettres probantes qu'il détenait, elle renoncerait à son mariage.

Maintenant, la double tactique avait abouti ; Julliard s'était laissé prendre au stratagème, et Besançon était redevenu le plus confiant des fiancés. Mais Léonie craignait que de nouvelles tribulations vinsent troubler sa félicité conjugale.

Et, tout en regardant tomber la neige

**Ce furent les jeunes frères Méchoux, se rendant à l'école, qui les premiers découvrirent le cadavre de l'institutrice et alertèrent leur grand-père, ci-contre.**



# PIÈGES DE MORT



inlassable, la jeune institutrice sentait s'accroître le malaise qui lui serrait le cœur.

## La découverte du crime

Deux petits gars, dans le chemin de neige glacée, font claquer leurs sabots ferrés. Leurs bonnes joues de pommes d'api semblent vernies. Leurs cartables sur le dos, François et Antoine Méchoux, 10 et 12 ans, s'en vont vers la classe. Leur bon grand-papa a creusé, dans la neige amoncelée depuis la veille, le passage jusqu'à l'école, qui se trouve à deux cents mètres de sa modeste ferme. Les enfants rient : la classe ne leur fait pas peur. C'est une distraction pour eux, et puis, ils aiment tant leur petite maîtresse, si douce, si affable, toujours souriante. « On va allumer un bon feu, disent les gosses et quand elle descendra de chez elle, la salle sera bien chauffée ». Ils se réjouissent, dans leur âme enfantine et aimante, du confort qu'ils vont donner à cette pièce presque sévère, aux murs nus qu'une modeste carte du monde n'arrive pas à enjoliver. Ils saluent deux skieurs qui, hésitants sur leurs planches, ne vont pas plus vite qu'eux.

— « Alors, les petits, on va à l'école ».

— « Oui, M'sieur », répondent-ils timidement.

Les voilà arrivés. François va, au premier étage, porter le lait matinal que contient la petite boîte de fer-blanc. Tiens, au cliquetis du récipient sur le sol, la « demoiselle » n'est pas venue, comme d'ordinaire, lui dire bonjour. L'enfant descend, rejoint son frère qui a allumé le poêle de fonte, qui ronfle déjà. Maintenant, devant le foyer, les enfants chauffent leurs doigts gourds. La neige de leurs sabots fond lentement, faisant des rigoles noires sur le plancher roux. Elle tarde bien, Mademoiselle, si exacte à l'accoutumée. Les gosses commencent à avoir peur. Dans leur

petite âme craintive, ils ont comme un pressentiment. Vite, on va aller voir grand-père et lui dire ce qui se passe c'est-à-dire rien. Ils ont rallié rapidement la ferme. Grand-père a chaussé ses bottes en caoutchouc et, autant que le lui permettent ses rhumatismes, prend le chemin de la maison grise, à flanc de coteau. Les enfants l'ont précédé. Ils grimpent à toute allure l'escalier. Le pot à lait est encore là, devant la porte de la cuisine...

Ils ouvrent. A terre, sur le carreau rouge, une grande flaque, noire déjà. Du sang... Les petits hurlent et s'enfuient. Sur le chemin, ils voient le vieil homme qui vient vers eux.

« Grand-père, grand-père. Il y a du sang dans la cuisine ». Grand-père se hâte. Il y a un malheur d'arrivé, bien sûr, pense-t-il. Mais, arrivé près, il n'ose entrer tout seul. A la campagne, on est méfiant et la Loi est une grande dame qu'on craint et qu'on respecte. Il va chercher les lointains voisins, les propriétaires du cabaret villageois, au nom évocateur « Au gosier sec », Mme et M. Pachon.

## Au fil de l'eau

... Du sang partout et un cadavre sur le lit-divan. Mlle Vindret a été tuée de trois balles dans la tête. Ses jambes pendent hors du lit : la tête est cachée par un édredon.

La gendarmerie, alertée, accourt. M. Besançon, prévenu avec ménagement, vient aussi. Pour lui, pas de doute, c'est Julliard qui a fait le coup. L'enquête, sur cette indication précise, se déroule rapidement. Le cultivateur a fui son village : premier indice précieux. Et on trouve, dans sa maison, une lettre. Il donne à sa sœur — Renée — tout ce qu'il possède. Il va se tuer. Il est las de souffrir.

La Dranse, molle rivière en ces jours d'hiver, gave au printemps, cherche son passage sous la neige. Personne ne la visite en cette saison, elle qui, l'été, voit de nombreux pêcheurs de truites. Pourtant, des traces de pas vont du chemin creux au ruisseau. Sont-ce celles d'un piéqueur de renard ou peut-être... Entre deux rochers, coincé contre un bloc de glace, le chef de la brigade de Saint-Jean-d'Aulph, M. Fornacciari, accompagné de MM. Pachon et Baud, découvrait, à moitié immergé, le corps d'Auguste Julliard. Sur la berge, un flacon ayant renfermé de l'eau-de-vie. Il avait cherché dans l'alcool un peu de courage pour faire le grand saut dans l'inconnu.

M. LECOQ.

La mise en page de ce numéro est de J.-G. SÉRUZIER.





# LA JUSTICE

PETITS PROCÈS

## IDYLLE CHAMPÊTRE

**M**ARCEL BOURNOT, boucher à Orly, est accusé d'avoir violé, le 26 mai 1937, une jeune fille, dans les bois de Clamart. Cité à comparaître le 21 décembre, devant la 14<sup>e</sup> chambre du tribunal correctionnel de la Seine, il avait lu « l'exploit » d'huissier d'un œil distrait et retardant de vingt-quatre heures la date de l'audience, il ne se présenta que le 22.

Tout l'après-midi, assis au fond de la salle, il attendit qu'on l'appelât, et comme rien ne venait, il s'approcha du greffier qui lui montra son erreur.

Erreur grave, au surplus, et des plus préjudiciables, puisque laissé en liberté provisoire pendant le cours de l'instruction, Marcel Bournot fut frappé d'un mandat d'arrêt par le tribunal, le 21 décembre. Les juges pensèrent que l'inculpé se moquait d'eux. Il fut donc arrêté, et c'est dans le box des détenus qu'il comparait, l'autre jour.

La victime de Bournot est une jeune personne, mince, grande, d'une blondeur de star. Elle s'appelle Liliane, Bournot, petit, brun, à l'œil vif, a plutôt l'air de s'amuser de l'histoire dans laquelle il se trouve pris. Visiblement, il ne dramatise pas son cas ; il a d'ailleurs tort ; il raconte, en souriant, « comment les choses se sont passées ». Son propre récit l'amuse.

MARCEL BOURNOT. — J'avais rencontré cette demoiselle au marché de Cachan. Elle est repassée deux ou trois fois devant mon étal, en me faisant des sourires. Alors, je lui ai offert un verre au café, puis nous sommes partis en voiture dans les bois de Clamart.

Nous voilà dans le sous-bois. Je prends une couverture, je la pose par terre et on commence (sic). Je lui dis : *Si t'es gentille, je te donnerai ce que tu voudras*. Elle a voulu.

Nous sommes ensuite revenus à la porte d'Orléans ; et cette demoiselle m'a alors dit : *Combien tu me donnes ?*

Je lui ai répondu : *Je ne te donne rien maintenant, parce que si je les donnais, je ne te reverrais plus !*

— *C'est bien*, qu'elle m'a répondu, *je sais alors ce que j'ai à faire*.

Elle est venue deux jours après à mon étal, elle a fait du scandale, porté plainte et du coup, j'ai perdu 5.000 francs de viande.

Le président Gaché résume la défense que vient de développer Bournot :

— *En somme, vous niez complètement les violences, vous affirmez que la plaignante a librement consenti à vous suivre et à avoir des relations avec vous*.

Liliane est à la barre, la main levée, dégantée pour le serment.

LILIANE. — *Je cherchais du travail... Je m'étais placée comme bonne à tout faire chez un épicière, pour rester honnête (sic). Mais j'ai perdu ma place ; j'étais triste. Sur le marché, je rencontre M. Bournot. Il me dit : « Mademoiselle, comme vous avez l'air triste ! » C'était vrai. Je lui dis que je n'avais pas de travail. Il me répond : « Comme ça tombe bien ! justement je cherche une caissière. »*

*Il me donne rendez-vous l'après-midi dans un café et m'invite à venir voir sa boutique, à Orly. Je suis montée dans son auto, j'ai vu la plaque de boucher ; ça m'a donné confiance, d'autant plus qu'il a été très correct pendant le trajet. Il n'a pas cherché à me caresser. A un moment, nous étions dans le bois de Clamart, il arrête la voiture. Ça ne m'a pas semblé suspect, tout d'abord. Il me dit qu'il voulait causer avec moi cinq minutes pour savoir ce que j'avais fait.*

LE PRÉSIDENT GACHÉ. — *La conversation aurait pu tout aussi bien continuer dans la voiture.*

LILIANE. — *Evidemment. Mais je ne me doutais encore de rien. Et tout à coup, comme une bête sauvage, il s'est jeté sur moi. Je l'ai supplié ; je lui ai dit de me laisser, que j'étais vierge. Il était comme un fou : « que tu le veuilles ou non me criait-il, tu vas y passer ! » Il m'a bâillonnée. J'ai lutté pendant une heure, et puis... Comme je n'avais jamais eu de relations avec un homme, j'ai beaucoup souffert. La brute !*

Le docteur Paul a examiné Liliane, il n'a constaté aucune trace d'ecchymoses. Mais l'examen eut lieu quinze jours après la scène.

Liliane paraît sincère dans son récit.

En fait d'idylle et de promenade, le tribunal flanque dix-huit mois de prison à Marcel Bournot et accorde 20.000 francs de dommages-intérêts à Liliane.

## La fête d'Amélie !

**B**LANC ERNEST et son cousin Hector, tous deux vêtus de cuir de pied en cap et pétrissant dans leurs mains la casquette classique des chauffeurs, appartiennent à l'honorable corporation des chevaliers du volant.

Nos deux compères, je le remarque, abordent les foudres de Thémis avec un sourire épanoui en ces circonstances inaccoutumées.

LE PRÉSIDENT (aux prévenus). — Près de la gare d'Austerlitz, vous avez tenté de dérober la voiture de M. Durand. Qu'avez-vous à dire ?

ERNEST. — Mon président, c'était la fête d'Amélie...

LE PRÉSIDENT. — Quelle est cette Amélie ?

ERNEST (offusqué). — Ben, ma légitime, pardine ! On a fait, nous tous, une petite fête de famille. Hector, mon cousin, était là et aussi le cousin Jules de Saint-Ouen (rires)...

LE PRÉSIDENT. — Laissons là le cousin Jules et toute votre parenté et revenons au véhicule que vous avez tenté de voler.

ERNEST. — Donc, on avait un peu bu à la santé d'Amélie. On était content quoi ! Pas vrai Hector ?

HECTOR (riant). — Même que le cousin Jules était noir, mon président ! (Hilarité.)

LE PRÉSIDENT (les bras au ciel). — Nous n'en sortons pas avec ces bavards ! Voyons, oui ou non, avez-vous pris une auto ?

ERNEST ET HECTOR (avec un bel ensemble). — Pour aller aux cabinets, mon président (rires).

LE PRÉSIDENT. — Pour aller aux cabinets ? (Incrédule.) Tiens, tiens ! Voyons Expliquez-vous ?

ERNEST. — En sortant du dîner, Hector m'a dit : « Tu sais, ça ne va guère ! Ton beaujolais me revient ! » (rires). J'y ai montré, à cent pas, les water. Il était tout pâle. « Jamais j'arriverai à temps ! » qu'il a répondu. Alors, ouste ! en voiture et, vivement, je l'ai porté avec la bagnole (rires).

LE PRÉSIDENT. — L'on vous a bien arrêté, en effet, dans les urinoirs. Quant à votre histoire, si non e vero e bene trovatè. Entendons les témoins.

M. Durand, le propriétaire de l'auto, est correct, solennel, distant.

LE TÉMOIN (déposant). — Ces deux ivrognes... ERNEST. — Ivrognes ? Vous allez fort. On était tout juste gais !

LE TÉMOIN (poursuivant son récit). — J'étais au café. Tout à coup je vois les gars démarrer avec ma voiture. Je les poursuis en taxi. A cent mètres ils s'arrêtent pile devant une vespasienne. Plus d'essence, car j'avais heureusement fermé le robinet...

HECTOR. — Je vous disais bien, mon président, que ça pressait. On n'est pas arrivé à temps...

LE PRÉSIDENT (conciliant). — Même en prenant la voiture ! (rires).

Un mois de prison avec sursis à chacun de ces impertinents poivrots, qui, au prononcé de cette indulgente décision, retrouvent aussitôt leur sourire.



Quatre fois meurtrier !... L'italien Molinari, au cours d'une scène de jalousie, tua sa maîtresse, le frère de celle-ci, blessa grièvement leur vieille parente et un voisin.

## NOTRE VOIX

### TOUT LE CHATIMENT

**A**L'HEURE où nous écrivons ces lignes, l'affaire du C. S. A. R. a pris des développements effarants.

Que nous réserve la suite de l'enquête ? De jour en jour, un épisode nouveau est révélé, qui provoque l'indignation et, à un égal degré, la stupeur.

On est indigné d'apprendre que des actes de terrorisme ont pu être conçus par des Français, on souhaiterait qu'ils eussent été l'œuvre de fous. Mais il n'est pas question de déments dans l'histoire. Des excités redoutables, au service de meneurs. Mais où s'arrêtera la filière des responsables et qui commandait la manœuvre ?

Autant de questions qui passionnent tristement et bouleversent l'opinion de ceux qui veulent, d'un cœur sincère, adhérer au signe de ralliement, lancé par notre grand confrère Lucien Descaves : *Sans haine*, de ceux qui espèrent encore qu'au-dessus de toute querelle politique un sentiment de fraternité nationale réunira les Français.

Et si l'on est indigné devant ces actes de terrorisme, qui ont coûté la vie d'innocentes victimes, comme les deux gardiens de la paix, tués dans la rue de Presbourg, l'on est également stupéfait, car on ne comprend pas que des hommes, qui ne sont pas des aventuriers, mais des savants, des ingénieurs que leur éducation, leur culture, leur formation devaient protéger particulièrement, en soient arrivés à un tel degré d'égarément qu'ils aient pu, sans un haut-le-corps, songer à de pareils crimes, les préparer, les organiser et les exécuter.

Des hommes, qui passaient pour respectables et que leur genre de vie autorisait à juger tels, sont devenus délibérément des assassins.

Il est prématuré de vouloir faire le point entre les éléments complexes de cette mystérieuse et redoutable affaire. On a lu, à ce sujet, les commentaires superficiels du code pénal, que les journaux, un peu partout, ont publiés, à propos de l'excuse légale que l'article 435 du code accorde au dénonciateur, dans le cas de destruction criminelle d'un immeuble habité ou servant à l'habitation.

Ce que ces hâtives chroniques juridiques n'ont pas souligné, c'est le caractère de l'excuse légale. Elle dépend de la réponse du jury, qui peut décider que le dénonciateur sera ou non exempt de peine.

Et, à propos des attentats de l'Etoile, nous ne nous risquerons pas à prédire la réponse du jury.

## A Paris, une demi-folle joue du revolver



Marie-Louise Théry, élève de Mme Vallandri, de l'Opéra-Comique, a tiré sur elle deux coups de revolver ; grâce à la perspicacité du père, l'arme avait été chargée à blanc. A gauche : Marie-Louise Théry ; à droite : Mme Vallandri.



# DES HOMMES

PETITES CAUSES

## L'HONNEUR DU MARI...

**A**SSURÉMENT, lorsque, le 10 juillet 1937, Paulette Mintho épousa Georges Boulay, elle ne dut pas prendre au sérieux l'engagement de fidélité qu'une femme doit à son mari. Paulette était inscrite sur le registre qui la désignait à une surveillance médicale et administrative, et Georges ne l'ignorait pas.

Dix jours après les justes noces, Paulette faisait la connaissance de Salomon Goldberg, couchait aussitôt avec lui, et, au bout d'une semaine, décidait de prolonger une expérience sentimentale qui lui plaisait, en allant vivre avec Salomon, dans un hôtel.

Georges Boulay cherchait après Paulette, comme le héros de la chanson, « après Titine ». Il finit par retrouver son adresse.

Salomon, amant non dépourvu de prudence, encouragea sa maîtresse à rejoindre Boulay. Mais « si le mari rouspétait par trop », dit-il, « il se chargerait de lui faire son affaire ».

Ce soir-là, Georges Boulay, qui n'avait pas encore la certitude qu'il était trompé par Goldberg, mais qui s'en doutait, parce qu'on lui avait rapporté les menaces prononcées par Salomon, se rendit dans un débit, 8, rue de Belleville. Goldberg y était.

La conversation de ces messieurs prit un tour si rapidement discourtois que le patron les flanqua à la porte.

## L'électricité complice

**I**LS étaient trois. Trois simples soldats, dont l'un — celui qui m'intéresse — simple entre les simples.

Pauvre petit trouffion, au demeurant bien sympathique dans sa capote neuve, toute odorante de naphthaline. Un jeune engagé, un « bleu », au garde-à-vous, devant les juges, dont les galons d'argent ceinturant les toques noires, le fascinent.

Somme toute, une proie facile pour les dames de petite vertu, fleurs de nos trottoirs parisiens.

**LE PRÉSIDENT (s'adressant à notre rougissant militaire).** — Vous étiez dans un débit de boissons, du quartier des Invalides, avec deux de vos camarades et en compagnie de trois dames. Vos camarades jouaient aux cartes, à la belote. Vous, vous ne jouiez pas ?

**LE SOLDAT (tournant au rouge cerise).** — Non ! (Désignant la prévenue entre deux gardes). Je parlais avec cette « demoiselle » (rires) du pays.

La « demoiselle », cédant à la contagion, partage, avec ses gardiens, l'hilarité générale.

**LE PRÉSIDENT (paternel).** — Alors, que s'est-il passé ?

**LE SOLDAT.** — Tout d'un coup, l'électricité s'est éteinte. Les copains rigolaient, ils disaient : « Alors, quoi ! Il y a plus de jus ? » Quelqu'un a crié comme ça : « Profitez de la panne ! » Moi, je n'ai pas bougé, mais la « demoiselle », elle m'a embrassé (rires).

**LE PRÉSIDENT.** — Arrivons au vol.

**LE SOLDAT.** — Au bout d'un petit moment, l'électricité s'est rallumée. J'ai cherché mon portefeuille (mimant le geste). Plus de portefeuille ! « Grosse bête, m'a dit une des femmes. Vise un peu. Il est là, par terre, à tes pieds ! Le portefeuille, oui, mais vide. On m'avait « barboté » les deux mille francs de ma prime. J'en étais vert.

**LE PRÉSIDENT.** — Il y avait de quoi, même pour un bleu (à la prévenue, petite brune, du type mongol, yeux fortement bridés, mais aussi très fureteurs). — A la faveur de l'obscurité, vous aviez disparu.

**LA PRÉVENUE (avec dignité).** — Quand j'ai vu l'électricité s'éteindre, j'ai fichu mon camp. C'était pas convenable de rester dans le noir avec des hommes. Puis, j'avais une course à faire, alors...

Ainsi sont clos les débats de cette ténébreuse affaire. La religion du tribunal est sans doute, néanmoins, bien éclairée, car, malgré les efforts louables du défenseur de la prévenue qui demande plus de lumière, et plaide le bénéfice du doute en faveur de sa cliente, la nommée Plumet, ainsi s'appelle l'entôleuse, écope de six mois de prison.

Elle « encaisse », avec le sourire, car ce n'est point son coup d'essai.

Sur le trottoir, ils parvinrent à se séparer, sans trop de mal, à ce moment. A une heure du matin, attirés l'un par l'autre, le trottoir les retrouvait surexcités.

« ... J'aime ma femme, dit Georges Boulay, et personne ne me la prendra. »

Puis, après cette déclaration de principe, par laquelle il affirmait son droit de propriété conjugale, Boulay sortit son pistolet et en tira deux balles sur Goldberg. Graves blessures à l'intestin.



Au commissariat de police, Boulay ne cherche pas à ergoter. Il a une réponse simple et assez impressionnante :

« J'ai préféré tuer que d'être tué... »

Boulay a treize condamnations (dont la plupart, il faut le noter impartialement, sont assez légères ; vente de briquets non estampillés). Salomon Goldberg en a dix-huit ; il n'a pas quitté la France, bien qu'il en soit théoriquement expulsé. C'est donc un redoutable partenaire.

Le juge d'instruction interroge Boulay. Il a voulu tuer Goldberg. Il était donc jaloux ? Mais il n'ignorait pas le métier qu'exerçait sa femme. Alors ? Pourquoi ce geste criminel ?

Et Boulay de donner au juge cette magnifique définition :

« ... J'ai été outragé dans mon honneur, parce que Goldberg est allé avec ma femme, non pas en qualité de client, mais comme son protecteur éventuel. »

Cela, il ne pouvait pas le tolérer. Le mari aurait accepté qu'elle fit des passes, bien entendu, mais non qu'elle sollicitât d'un autre une protection que son autorité légale lui conférerait à lui seul.

Cette législation du milieu impressionna fortement le juge, qui connaissait mal le problème juridique, puisqu'il ne connaissait que le Code.

Les magistrats de la 14<sup>e</sup> chambre correctionnelle, après la plaidoirie de M<sup>e</sup> Thévenot, ne se montrèrent pas trop sévères : six mois de prison. Ils avaient, auparavant, entendu deux témoins : Goldberg et un ami de Boulay, qui assista au drame. Naturellement, ces deux témoins avaient été, pour la circonstance, extraits de la Santé. C'était, si l'on peut dire, des témoins de moralité.

## Non-lieu en faveur de M. STAATH et de Mme DORYS

Dans notre numéro du 23 septembre, nous avons publié des informations au sujet d'une affaire Staath-Dorys, ayant trait à une question de soi-disant « traite des blanches ».

Depuis, il a été prouvé que cette affaire ne reposait sur rien de sérieux, à telle fin qu'un non-lieu a été rendu par le parquet de Nice, en faveur des directeurs du grand café Florida, qui nous demandent d'insérer l'annonce de ce non-lieu « dans le but de la simple restitution de la vérité dont votre journal s'est toujours avéré le propagandiste ardent ».

Ce que nous faisons bien volontiers.



Macron, pharmacien indigne et fiancé lassé est accusé d'avoir empoisonné sa future femme. Dans des flacons de parfum, il avait glissé la dose mortelle. Elle succomba.

## COURRIER JURIDIQUE

**Jacques 963.** — D'après les conclusions de la sentence du surarbitre, que vous nous communiquez, nous croyons que vous avez droit à un rappel de salaires, à partir du 3 juin 1937.

Vous pourriez engager une instance devant le conseil des prudhommes de Béziers et y porter également la réclamation qui fait l'objet du second paragraphe de votre lettre.

**D. J., Saint-Jean-de-Maurienne.** — Pour pouvoir répondre utilement à votre demande, indiquez-nous la nature des locaux. Sont-ce des locaux commerciaux ou d'habitation, ou, encore, mixtes ?

**P. M. Prunelli.** — Votre condamnation doit être amnistiée.

**François B., Lyon.** — Ecrivez au percepteur de Tours pour lui expliquer votre situation : vous ne devez aucun impôt pour 1937.

**Cheminot A. C.** — Il nous est impossible de donner des conseils précis pour un emprunt. *Détective* a fait campagne contre les escrocs qui, sous prétexte d'accorder des prêts, dépouillent les victimes de toutes leurs économies. Allez consulter un officier ministériel (avocat ou notaire) de Clermont.

**L. L. Casa, Nice.** — Vous pourriez engager une instance afin d'obtenir la conversion de la séparation de corps en divorce. C'est le seul moyen de sortir d'une situation embrouillée et pénible à tous les points de vue.

**Albert M., Rennes.** — Vous avez le droit d'obtenir une indemnité pour le préjudice que vous a causé l'immobilisation de votre voiture pendant plusieurs mois.

En ce qui concerne le montant de la somme que vous pouvez réclamer pour les troubles nerveux, consécutifs à l'accident, seule une expertise médicale pourra le déterminer : que votre avocat écrive à l'expert, qui a été désigné par le tribunal, pour le presser d'accomplir sa mission.

**Chasseur d'images, Paris.** — 1<sup>o</sup> Votre plainte au procureur de la République ne pouvait aboutir à un résultat favorable, car la personne qui vous a emprunté 550 francs n'a pas commis de délit. Assurément, sa malhonnêteté est flagrante, puisqu'elle pouvait vous rembourser, mais l'escroquerie comporte certaines conditions précisées par le code pénal. Vous ne pouvez pas pratiquer opposition sur la pension ;

2<sup>o</sup> Au point de vue juridique, l'analyse du sang de la mère, de l'enfant et du père prétendu ne peut être considérée, à défaut d'autres arguments, comme une preuve valable dans un procès en recherche de paternité.

Récemment, le tribunal de Nice a ordonné une expertise dans ce but, mais nous doutons qu'une pareille jurisprudence résiste à l'examen de la Cour d'appel et, à plus forte raison, de la Cour de cassation.

## Le procès des tueurs de "l'Auberge rouge"



Condamnés déjà pour le meurtre de Goïc, Créteau et Carriou se retrouvent devant les jurés de Quimper, cette fois avec Le Pape, pour meurtre du « Chinois. » Le Pape a tout de même sauvé sa tête : il connaîtra le baigne perpétuel.



# Les Bandits de Pé

## de Pé

Le médecin du pays refuse même de sortir de chez lui sans une escorte.

M. Sébille ne répondit rien et se contenta de hausser les épaules.

Je pensais qu'il allait m'accompagner à Pégomas ; j'aurais voulu qu'il passe au moins une nuit dans ce pays lugubre, qu'il nous suive dans nos randonnées.

Le contrôleur général jugea plus prudent de descendre dans un hôtel confortable de Cannes.

— Vous m'enverrez chercher demain matin.

De retour à Pégomas, après avoir dîné sommairement avec mes collaborateurs, nous montâmes en auto pour faire une tournée dans les bois ; nous étions revenus sur la place du Logis lorsqu'une détonation nous fit sursauter.

— C'est un pneu qui vient d'éclater, s'exclama un inspecteur.

Le maire, qui se trouvait à sa fenêtre, répondit :

— Non, c'est un coup de fusil qui a dû être tiré au quartier du château.

D'un bond nous sautâmes dans la voiture qui fila à toute allure vers le lieu indiqué.

Arrivés devant le café Merle, où déjà un attentat avait été commis, une ombre apparut et nous mit en joue avec un fusil.

Je saisis l'arme ; celui qui me menaçait était un brigadier de gendarmerie ; complètement affolé, il hurla :

— Venez vite, monsieur le commissaire, on vient de tirer sur un Italien.

Un jeune homme était étendu sur une table ; il ne donnait plus signe de vie ; une balle avait perforé le poumon et lésé plusieurs côtes.

Bologna, la victime, s'était réfugié avec ses camarades dans la cuisine du débit pour faire de la musique ; un bandit, caché dans le jardin situé derrière la maison, avait tiré et la balle, après avoir traversé le contrevent et fait un trou rond dans la vitre de la fenêtre, était venue l'atteindre.

Seule une opération urgente pouvait le sauver ; je fis placer le blessé dans notre auto pour le transporter à l'hôpital de Grasse.

Le Parquet arriva avant le contrôleur général ; nous nous réunîmes à la mairie, le seul lieu convenable pour parler discrètement.

Enfin M. Sébille se présenta ; il paraissait de méchante humeur et salua à peine les magistrats assis autour d'une table.

Il s'en prit immédiatement à moi et, sur un ton agressif, il s'exclama :

— C'est le comble, un homme est blessé dans un café où il y a des consommateurs et personne ne songe à poursuivre l'assassin !

Je n'éprouvai pas le besoin de discuter.

— Veuillez me suivre, dis-je, vous verrez par vous-même.

Après la visite du café, je l'emmenai dans le jardin, il faisait grand jour ; je fermai fenêtre et contrevent.

— C'est d'ici qu'il a tiré, puis, tranquillement, il a sauté la barrière et a gagné les prés ; voici les traces de ses chaussures ; nous allons relever les empreintes.

— Mais enfin, les consommateurs, les gendarmes ?  
— Les consommateurs, épouvantés, sont restés sur place sans oser bouger ; le cafetier a plus de soixante-quinze ans, lui aussi s'est bien gardé de sortir ; quant aux gendarmes, ils étaient ailleurs.

— Mais vous ?  
— A cinq cents mètres d'ici ; nous n'avons pas mis plus de deux minutes pour venir ; le bandit était déjà loin.

— C'est insensé, grogna-t-il.  
Les magistrats, qui nous avaient suivis, estimèrent devoir prendre ma défense ; ceux-là ne se faisaient aucune illusion ; ils avaient pris l'habitude de se déranter pour rien.

M. Sébille m'entraîna loin d'eux pour exprimer encore une fois son mécontentement et celui du ministre et de notre directeur.

Fatigué, énervé, je répliquai :  
— Vous n'avez qu'à me remplacer ; m'éreinter pour recevoir des réprimandes, cela ne vaut pas la peine... J'en ai assez !

Alors, le contrôleur général changea d'attitude et devint conciliant :

— Je vous connais suffisamment pour savoir que vous faites tout votre possible ; j'ai entièrement confiance en vous... cherchez et vous trouverez.

Sur ces mots, M. Sébille nous quitta pour rentrer à Paris.

Huit jours après, il m'annonçait l'arrivée d'un super-as de la police, pour m'aider.

Celui-là débarqua à Cannes, et y resta ; il avait l'habitude des palaces et craignait les pierres pointues des chemins. Il se levait et se couchait tard, et avait la campagne en horreur.



Le 10 janvier 1913, le commissaire central de Cannes recevait une lettre signée : « Le chef des bandits », dans laquelle celui-ci annonçait la reprise des hostilités, il disait : « Mort à celui qui me touche ; la police dans la ..., nous sommes plus fins que la justice ; cet été, ce seront les forêts qui brûleront ; une maison va brûler, etc. »

L'écriture de cette lettre était en tout point semblable à celle des inscriptions trouvées sur les lieux des attentats.

Comme dans cette dernière, l'auteur de ces inscriptions écrivait d'abord « vive » au singulier, puis ajoutait le pluriel ; il ne s'agissait donc pas d'une fumisterie. Il fut décidé que tous les habitants de Pégomas fourniraient un spécimen de leur écriture.

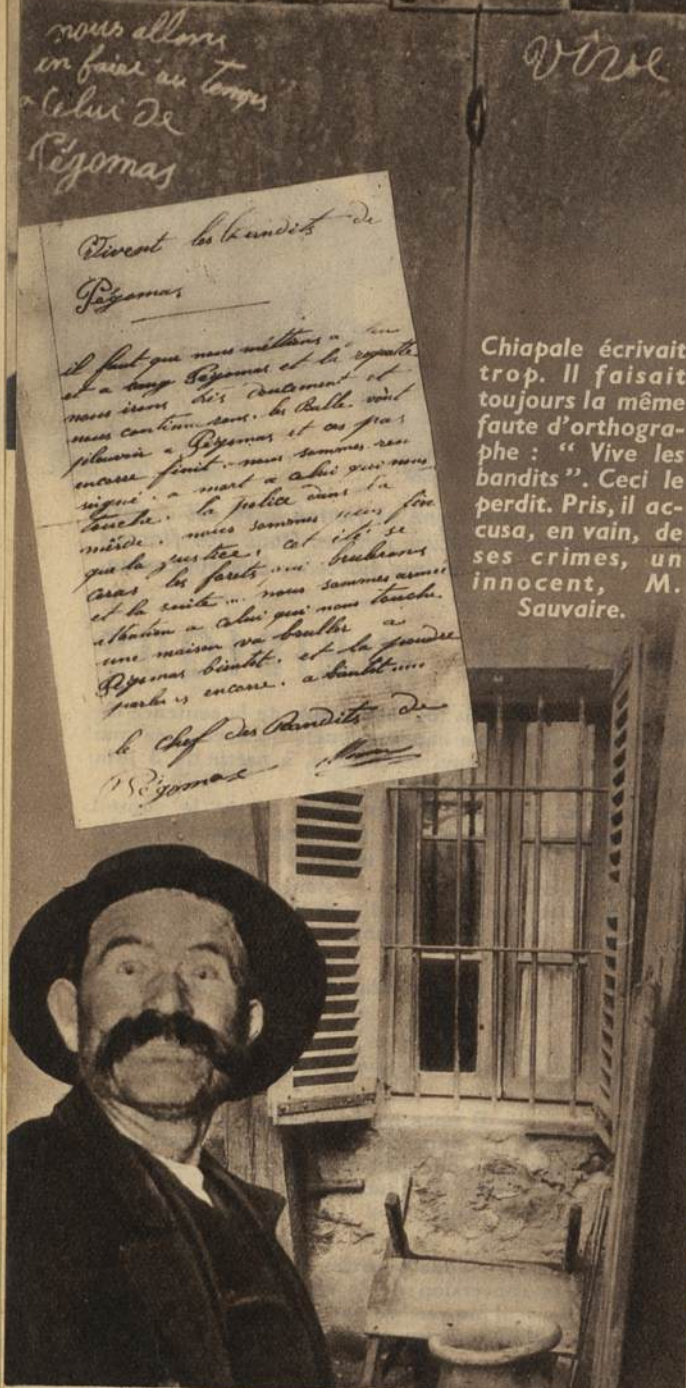
Mes collègues Lhuillier et Gabrielli, arrivés de Paris, se chargèrent de ce contrôle, pendant que je continuais mes recherches. Chaque habitant se présenta dans notre logement et écrivit la phrase suivante : « J'ignore tout des bandits, je n'ai jamais crié « Vive les bandits de Pégomas. »

Dans la soirée du 10 juin, un nommé Chiapale Pierre, ouvrier agricole, domicilié au hameau de la Baume, vint comme les autres accomplir cette petite formalité.

Après avoir rédigé la formule, il tendit le papier à un inspecteur ; un seul coup d'œil suffit à cet agent pour se rendre compte que l'écriture était celle de la lettre et des inscriptions ; il constata les mêmes fautes d'orthographe.

Ce jeune homme, âgé de 26 ans, avait une face

Ci-contre notre collaborateur R. Méténier, chef de la brigade criminelle, pendant une reconstitution. Ci-dessous à gauche : Chiapale à l'instruction. A droite : une vue de Pégomas.



Chiapale écrivait trop. Il faisait toujours la même faute d'orthographe : "Vive les bandits". Ceci le perdit. Pris, il accusa, en vain, de ses crimes, un innocent, M. Sauvaire.

Suite et fin (1)

Nous lecteurs pourraient croire que nous restions inertes en présence de ces faits affolants ; hélas ! notre existence n'avait rien d'enviable.

Les autorités envoyaient continuellement du renfort ; on m'adjoignit des collègues et des inspecteurs ; nous avions des automobiles rapides ; des chiens policiers ; nous passions nos journées en enquêtes et les nuits à rôder dans la campagne. Nous nous étions installés dans une maison inhabitée ; j'avais demandé des lits à l'autorité militaire ; des matelas étaient placés contre les fenêtres afin de parer à une attaque quelconque. Nous vivions sur le pied de guerre, au milieu des gendarmes qui agissaient suivant mes instructions.

La population était au paroxysme de l'épouvante ; ses défenseurs devenaient extrêmement nerveux. Je craignais que des innocents soient exécutés à la place des bandits ; il fallait se méfier des gendarmes placés en embuscade ; dans la nuit noire, on peut se tromper.

A Paris, on commençait à s'agiter, des députés voulaient interpellier le gouvernement ; on accusait celui-ci de se désintéresser de cette scandaleuse situation.

M. Sébille, contrôleur général des Recherches judiciaires, notre grand chef, délégué par le ministre de l'Intérieur, arriva à Cannes le jour de la tentative d'assassinat sur Bologna.

Il s'étonna de notre impuissance.

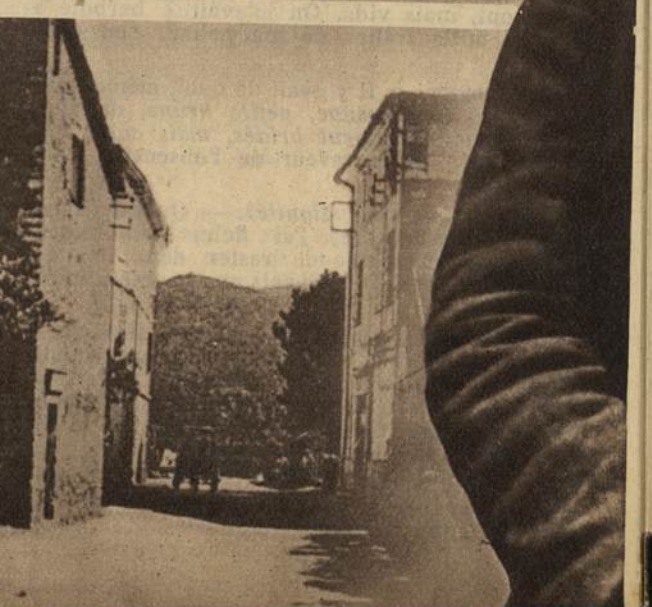
— C'est inimaginable que de pareils faits durent pendant des années sans que l'on puisse mettre la main sur les coupables.

Je répliquai :

— Lorsque vous aurez vu le pays, vous aurez une tout autre opinion. Pégomas n'est pas une ville comme Grasse et Cannes ; les maisons ne sont pas groupées ; il y a peu de rues, mais de nombreux chemins qui conduisent aux différents quartiers. Les fermes sont isolées les unes des autres par des champs de fleurs, des bois, des collines ; au centre de ces quartiers, il existe quelques maisons et ce n'est pas autour de celles-ci que les bandits rôdent.

« Lorsqu'une détonation est entendue, il nous faut un certain temps avant de nous rendre compte d'où le coup a été tiré ; malgré toute notre vigilance, nous arrivons trop tard pour cerner les malfaiteurs, qui connaissent merveilleusement le terrain sur lequel ils opèrent. Nous ne pouvons compter sur les voisins des victimes pour faire quoi que ce soit d'utile ; nous trouvons les portes fermées et les bouches cousues.

(1) Voir Détective, n° 481.





# Pégomas

abrutie, un regard sans flamme ; c'était le bandit qui avait fait couler tant de sang. Était-il possible que cet être mou et falot fût capable de tels exploits ! Il répondit d'une voix blanche par monosyllabes à l'interrogatoire qu'on lui fit subir.

— Ce n'est pas moi qui ai écrit la lettre au commissaire central de Cannes, je ne suis pas un assassin, puis il se tut.

Sa mère, appelée, reconnut aussitôt l'écriture de son fils.

Après bien des réticences, Chiapale Pierre dut avouer. Il reconnut avoir tiré des coups de feu, incendié plusieurs fermes et profané des cimetières. On lui demanda les raisons pour lesquelles il s'était abstenu de pénétrer dans celui de Pégomas, il répondit :

— Parce que mon jeune frère y est enterré.

Chiapale dénonça comme complice un nommé Sauvare, que je soupçonnais depuis longtemps et l'accusa d'avoir pris part au pillage de la villa d'un pharmacien de Cannes.

Sur le mobile de ses crimes, il ne répondit rien ; confronté avec Sauvare, le misérable revint sur ses aveux.

Dans sa chambre, on trouva l'arme de tous les crimes : un fusil gras transformé calibre 16, des balles, des douilles semblables à celles trouvées dans les blessures et sur le lieu des attentats.

Un fragment du journal *Le Petit Echo de la Mode* servant de bouchon à une gourde, s'adaptait parfaitement à ceux ramassés lors de l'agression contre le gendarme Paoli. Un buvard conservait la trace de la lettre qui venait de le perdre. Le papier qui avait servi à rédiger celle-ci provenait d'un cahier d'écolier trouvé sur la table.

**Pierre Chiapale, garçon doux et serviable, en apparence, était un monstre qui épouvanta pendant sept ans la région de Pégomas. Il logeait dans la maison (ci-dessus) de ses parents. Il sortait et rentrait par une fenêtre sans que ses parents le vissent.**



Le bandit avait caché dans une malle, le rasoir, le miroir et le blaieau volés dans la villa du pharmacien.

Devant le juge d'instruction, ce singulier bandit, qui à son tour tremblait de peur, avouait puis niait. Était-il réellement l'auteur de tous les crimes, avait-il des complices ? Il refusa de s'expliquer sur ce point.

Le bilan des attentats commis d'août 1906 à février 1913 se chiffrait par trente maisons lapidées, trois vols, quatre profanations de cimetières, quarante-deux incendies volontaires, seize tentatives d'assassinats et quatre homicides volontaires, soit un total de soixante-quatre faits qualifiés crimes et trente-cinq délits.

La chambre des mises en accusation l'inclut dans trois assassinats, huit tentatives d'assassinats et quatorze incendies volontaires et vols, en raison des charges précises établissant qu'il en était l'auteur.

Chiapale Pierre couchait dans une chambre du premier étage de la maison de ses parents, située en pleine campagne ; il sortait et rentrait par une fenêtre, sans que ceux-ci s'en aperçoivent.

La plupart des crimes importants avaient été commis dans un rayon au centre duquel se trouvait sa demeure ; celle de son présumé complice : Sauvare, n'était qu'à deux cents mètres de là.

Pourquoi aurait-on soupçonné Chiapale, un garçon si rangé, si sérieux, si doux en apparence et si serviable ? Lors des premiers incendies son dévouement avait été extrême ; il accourait aussitôt pour porter secours. Le sous-préfet de Grasse l'avait même proposé pour la médaille du courage.

Les officiers de son ancien régiment firent cependant son éloge ; il avait été un soldat modèle, un peu timide mais très respectueux.

Le parquet décida la reconstitution des crimes, avec l'espoir que Chiapale donnerait des détails sur chacune des affaires ; ce fut une loque humaine qu'il traîna derrière lui.

Malgré l'attitude passive des gens qui regardaient, le bandit était inquiet, son visage reflétait l'épouvante, ses jambes fléchissaient sous lui ; je dus presque le porter dans mes bras, pour l'obliger à venir dans le débit Merle.

Il ne répondait que par oui ou par non à toutes nos questions, se refusait à fournir des explications, malgré les supplications de son avocat. L'assassin avait la pâleur d'un cadavre ; des frissons le secouaient continuellement, nous dûmes repartir sans obtenir le moindre aveu.

L'examen de son fusil, par un expert armurier, démontra qu'il était l'auteur des attentats contre Rizzo, Musso, Fénoglio, Delfino, Bologna, Paoli et la dame Roussey Dalon ; que pouvait-on demander de plus concluant ?

Le 7 février 1914, Chiapale Pierre comparut devant la cour d'assises des Alpes-Maritimes ; les médecins experts conclurent à une responsabilité légèrement atténuée de l'accusé.

A toutes les questions du président, celui-ci répondait par ces mots :

— Je ne sais pas. Je ne me souviens pas !  
Néanmoins, à la fin d'une audience, pendant le trajet du palais de justice à la prison, l'accusé avait fait des révélations aux gendarmes d'escorte ; il avait dénoncé le garde champêtre comme étant son complice.

De retour à l'audience, il nia avoir parlé et refusa de confirmer ses dires.

En fin de compte, le jury le condamna aux travaux forcés à perpétuité.



Depuis l'arrestation du bandit fantôme, Pégomas a retrouvé sa gaieté ; on n'a signalé aucun autre attentat, et le condamné est mort au bagne peu de temps après son arrivée.

Que dire de cette affaire qui a failli me coûter la vie ? La résistance humaine a des limites ; la fatigue et le reste m'ont cloué pendant trois mois sur un lit ; une fièvre typhoïde très compliquée m'avait terrassé en pleine action ; je fus à deux doigts de la mort ; cela eût fait une victime de plus.

Encore aujourd'hui, en écrivant ces lignes, je me demande pourquoi Chiapale a tué ; pour quelles raisons cet agneau est devenu un loup et comment il a pu faire pour agir seul ?

J'ai arrêté le curé de Pégomas, cela a fait scandale ; un journaliste a écrit :

« L'arrestation du curé de Pégomas, télégraphiée par tous les envoyés spéciaux des grands journaux parisiens, produisit certainement plus d'effet dans la France qu'à Pégomas. »

« M. Méténier était assassiné par les journaux cléricaux et porté au pinacle par leurs adversaires. Il but certainement ce jour-là la plus belle rasade de vin de renommée qu'il put déguster dans sa longue et honorable carrière de policier. »

« Il était arrivé à son but ; les événements, du reste, lui donnaient raison ; les curés s'étaient levés contre la République, il défendait, lui, son gouvernement. »

Je n'ai pas cherché la renommée, je n'ai pas défendu le gouvernement, j'ai simplement fait mon devoir.

J'ai arrêté le curé de Pégomas, parce que j'avais relevé contre lui des charges qui parurent suffisantes au parquet de Grasse pour délivrer un mandat d'amener contre cet ecclésiastique ; consulté, le procureur général avait d'ailleurs approuvé cette mesure.

Ce curé a bénéficié d'un non-lieu, tant mieux pour lui.

Dans notre métier, nous ne devons apporter nulle passion ni faire étalage de nos convictions personnelles ; encore moins chercher à atteindre ceux qui ne professent pas les mêmes opinions que nous.


D'ailleurs, la politique n'avait rien à voir dans les attentats de Pégomas, et ceux qui cherchèrent à se servir d'elle pour étayer leurs thèses poursuivaient un but contraire à la vérité.

René METENIER,  
Ancien chef de la Police criminelle.



# DETECTIVE

directeur  
Marius LARIQUE



La  
femme  
blonde

L'Amie des conjurés  
**JACQUELINE BLONDET**  
n'était pas du complot